

Marion De Dominicis

LU
INTÉGRAL

SOMMAIRE

<i>PROLOGUE</i>	14
<i>ET PUIS LE FIL SE CASSE</i>	17
<i>LE SILENCE ET L'OUBLI</i>	53
<i>L'EXIL</i>	111

pour vous

*Je ne connais rien au monde qui ait
autant de pouvoir qu'un mot. Parfois j'en écris
un, et je le regarde jusqu'à ce qu'il commence
à resplendir.*

Émily Dickinson

Son visage à l'entrée de sa lecture –
devenu grave. Non pas qu'il soit
ordinairement joyeux ou empreint
de légèreté, mais plus grave qu'à
l'accoutumée. Pareil à celui qu'il
prend lors de la découverte d'un fait
marquant ou contredisant le reste de
ses recherches.

Il a eu ce visage-là. Longuement.

Il a penché la tête sur le côté, le
regard enraciné dans celui qui lui
fait face. Leur premier contact : deux
regards plantés l'un dans l'autre et
qui s'affrontent.

Avec cet en-tête, vous venez de faire le premier pas sur un fil qui se déroule sous vos pieds. Vous avancez sans hâte tandis que la terre déjà se dérobe devant vous. Ce fil vous mènera à la dernière page du livre que vous tenez entre les mains.

La liberté qu'il a à vous offrir se gagne au risque de la chute qui entoure toute velléité de désistement à la promesse de cette terre-là – terre promise, terre due.

La lecture de cet en-tête à votre unique adresse est votre signature au bas d'un pacte inconditionnel de survie : vous êtes l'acrobate-funambule, le personnage principal du texte en train de n'être qu'à vos yeux.

Ne luttez pas.

Vous entrez dans un monde inédit où le mot « fil » se déplie à mesure de vos pas confondus de sens.

Derrière vous, sans que vous ne puissiez toutefois vous retourner pour le voir perdurer, progresse l'espace de votre vie réelle à la rencontre de l'écriture qui surgit sous vos pieds, *extremely loud and incredibly close*, déconcertant filet de mots multiple et riche d'innombrables clins d'œil perdus dans l'univers, mots dressés devant vous en paroi surréelle s'ouvrant à mesure qu'elle vous cède le passage.

Vous êtes aux commencements d'un monde.

Par l'avancée de votre marche, aussi singulière qu'intrépide, vous tracez la voie, vous franchissez le pont rejoignant l'imprenable cité de vos rêves les plus secrets. Sans vertige vous traversez l'abîme qui sépare l'un de l'autre, vous tissez le fil de l'existence acrobatique qui est la vôtre.

La nuit est douce comme un ventre de femme.

Chargée d'étoiles.

Leurs desseins géométriques s'écrient au firmament dans une langue inouïe.

Très haut parmi leurs entrelacs, grossissant à vue d'œil, oscille la demi-bulle géante – indigo – d'un parachute grand ouvert.

©MD

ET PUIS LE FIL SE CASSE...

« ...et puis le fil se casse... »

C'est là que tout a commencé. Il y a eu un genre de silence autour de la phrase comme il doit s'en produire

quand le président, ciseaux à la main, va couper le ruban d'inauguration d'une extravagante manifestation planétaire sauf que là c'était après – voyez-vous ? – après que le ruban déjà rompu jonche le sol et que rien ne puisse le raccommoder, le recoudre, le retisser, ressouder ou repriser, le réparer, non rien à faire, jamais, aucune réparation en perspective, c'est d'une séparation définitive qu'il s'agit, celle du réel et de la fiction, du profane et du sacré si vous préférez.

Mais la phrase du début ...« et puis le fil se casse »... n'est pas de moi, elle est dans un livre, *Le silence et l'oubli* et c'est là que ça se complique sérieusement. D'habitude quand tu lis ...« et puis le fil se casse »... tu penses : « Ah oui ! Et comment ça ? La suite. Je continue, vite ! » eh bien non, pas du tout, là j'ai fermé le livre, et je n'ai plus eu qu'une idée depuis ce jour-là, il y a bientôt deux ans je crois, je n'ai plus eu qu'une seule idée : renouer le fil, retrouver l'auteur du silence et de l'oubli et tenter de lui expliquer la vraie vie du sujet, lui dire que la vie réelle et l'écriture ne tiennent qu'à un fil qui, s'il venait à rompre, conduirait fiction et réalité à se séparer, à faire chambre à part, ne plus s'inviter ni s'éviter, ne plus se désirer, plus jamais, la vie se mettrait du côté de la réalité pour une raison futile : elle aimait le claironnement doux du *a* et du *é* de réalité, elle les trouvait fringants comme un été indien mordoré dans le soir tandis que le mot fiction était

bleu – presque indigo – et l'on y entendait friction, et voilà qu'elle s'était mise à gauche, juste pour une histoire de voyelle, un coup de cœur en quelque sorte. La vie s'était donc éloignée de la fiction et si l'on avait pu remonter d'un coup à l'avant-fil cassé, rien, aucun des évènements présents n'aurait été semblable.

Leurs tentatives de rapprochement faisaient pourtant des vagues et l'embarcation tanguait dangereusement.

« Et puis le fil se casse »... Moi, Irine, j'ai refermé son livre et commencé le mien – *Une autre histoire s'écrit* c'est comme ça qu'il s'appelle.

L'auteur de ces mots : ...« Et puis le fil se casse »... y figure comme personnage central, il se croit irrémédiablement responsable de cette phrase initiale et il cherche sans relâche comment réparer cette cassure : il met des points finaux partout, il voyage inlassablement à travers le monde pour apprendre, observer d'autres modes de ravaudage mémoriel – seulement trois mille cinq cents dinars les ravaudages d'hymen algériens – mais pour la mémoire c'est compliqué, une mémoire vierge n'existe pas, même à peine fiancée au destin, rien, à la naissance tu as déjà la mémoire de tes parents qui se rappellent de toi et des leurs qui se rappellent d'eux.

Le personnage est un lecteur intérieur dont par intermittences, le point de vue se confond avec celui du

lecteur réel ; il ignore que cette intermittence en continu est le secret de la réconciliation et du fil renoué.

La narratrice dont le lecteur intérieur adopte assez souvent le point de vue, sent combien vivante est la guerre en lui depuis le fil cassé, il y a toujours deux camps qui s'affrontent presque chaque jour et les moments de trêve surviennent par inadvertance, rarement qui plus est. Il sait le prix des ponts et celui de leur insurmontable absence. La réalité a été plus que cruelle avec lui – guerre, exil, deuils, exils encore, maladie, exils – et il a fait de sa vie une fiction, il le lui a dit volontiers, volontairement même « Ma vie est une fiction », et cette fiction-là – un soir de lecture historique doublée d'une conférence – rencontre celle de la narratrice.

Sa vie à elle n'est pas une fiction, bien au contraire : c'est plutôt une fiction qui serait sa vie.

La conférence rapproche la grande Histoire, la narratrice s'y hisse sans difficulté, avec bonheur, pour la première fois elle a de là-haut une vision d'ensemble où les histoires des êtres s'agitant à ses pieds lui apparaissent comme prises dans un mouvement d'ensemble et d'un coup elle devient à son tour comme aspirée par ce mouvement rétroactif jusqu'au 13 août 1961 où un mur se dresse brutalement en travers de l'Europe et dans

son corps d'enfant cosmopolite un gouffre s'entrouvre, un abîme qu'elle mettra toute sa vie, toute son énergie à franchir par un pont qu'elle aura bâti à la force du poignet de son âme de force née au même âge que lui, le personnage central qui joue à l'élastique depuis la nuit des temps sur un fil brutalement rompu un 1^{er} novembre 1954¹ sous ses pieds d'enfant constantinois qui cause français et juif constantinois ou l'hébreu pour prier – suivant l'envie et l'entourage, suivant l'humeur et le calendrier, suivant le sens du vent que souffle parfois l'histoire comme on joue à la marelle, un pied de chaque côté dans d'incessants retournements entre ses deux moitiés algéro-française et franco-algérienne, et puis la déchirure, le fil qui casse d'un coup exorbitant, il fonde dans ses rêves les ponts imaginaires d'une ville qu'il va devoir laisser, sa ville abyssale, et à quoi bon les ponts désormais ou plutôt comment dompter l'infatigable et historique ardeur qui est la sienne sans ces abîmes stellaires à franchir nuit et jour de la Suède au Japon ?

Or un jour spécial, une autre sorte de voyage initiatique se présente à lui dans une enveloppe kraft 21 x 29.7, une fiction, *Une autre histoire s'écrit* c'est le titre, et lui il comprend bien qu'il y ait d'autres histoires, il veut juste les tisser, il comprend bien que les fils ne peuvent pas être tous de même couleur quand il faut compter les morts qu'on aime et qu'on ne compte plus, alors il tient cette fiction pour réelle et

1 Référence à la date officielle qui marque le début de la guerre d'indépendance de l'Algérie

dans sa longue inquiétude, il trouve la narratrice bouleversante qui traduit ce fleuve de sang, cet abîme, par ses mots translucides, intenses et lumineux, si proches du corps de la réalité, si moulants qu'un désir bouillonnant parfois l'enveloppe comme une vague, on dirait un lent conciliabule sacré avec le joueur d'élastique de ses cinq ans, ça lui est resté, il trouve que c'est le meilleur moyen de franchir son abîme intérieur – faire comme si – comme si le fil était indemne et passer, un acrobate, entre les rives la mer aussi s'est séparée, Moché-alias-Moïse s'avance entre les eaux, il fallait bien en mettre un peu quand même de l'eau avec un nom pareil, Tiré-des-eaux, surtout pour lui qui rame depuis quarante ans dans le désert sur fond d'union méditerranéenne – mais quand l'eau aura séché entre Alger et Marseille remariant les deux rives d'une seule terre sous les pieds, le lecteur-orateur qui intente du ruban de sa voix sans jamais s'arrêter de remplacer ce fil cassé en 1954, toujours courant vers quelque part inconnue de lui-même, et s'il ralentit le fil pourrait rompre à nouveau, aussi discourt-il sans relâche, tout à sa tâche prométhéenne : vider la mer avec le dé à coudre de sa vie humaine, il conte inlassablement cette histoire – parfois il perd un peu Moché de vue, le seul capable encore de traverser la mer rougeie entre les rives – les eaux s'écartent toujours entre ses jambes et Moché montre le passage, histoire de juste sauver des vies encore vivables, comme Schahrazade

la nuit raconte ses mille et une histoires sans fin, la narratrice, qui est très myope, n'a pas cette vision globale démiurgique du monde contemporain, elle est fascinée par la démesure de son champ oratoire, la danse acrobatique de sa pensée, par son phrasé incantatoire, un ruban indigo ondoyant et dont l'ombre serpente dédoublée sur le mur du café, toujours cette binarité, cette partition du monde qui s'écrie sur son mur à elle, son mur infranchissable dont il suffit magiquement de déplacer le mirador, de changer l'éclairage pour que le monde cesse de se défaire, c'est un soir de kippour, le décor a bougé, le temps s'est endiablé empreint de sa lente fulgurance, kippour trois fois par semaine sur la gare maritime dans l'appel sourd d'*El Djazair* qui corne son arrivée d'Alger au quai du Lazaret.

Votre voix diagonale suspendue sans passion ni
vindictes
juste des couches de terreau patiemment
appliquées l'une après l'autre – par endroits une
note plus haute

Votre voix comme un baume comme une histoire
manquée en voie d'être rendue
Ample gamme tranquille de barytonne
construction qu'on achève en colmatant les brèches

Quelque chose d'un acrobate est entré par la gauche de la scène à dix-huit heures trente et une le onze mars deux mille six sous l'immense tour d'acier vitrée de la béhennef¹ parisienne, dans ses entrailles pour ainsi dire. Sous le projecteur aveuglant ne lui livrant pas même l'espace de son propre regard sur la foule venue s'adosser à son verbe, il a ôté sa veste beige. Quelque chose d'un alchimiste en chemise blanche alors s'est assis à la table éblouissant le pourpre de la nappe et le noir des tentures d'une présence frontalière et quelque chose de lui s'est fait prince du désert ignorant l'eau placée à portée de sa main. Derrière les boucles coupées trop court a tréigné – supporteurs silencieux – la cohorte des ancêtres. Ses paroles poursuivent le ruban de la voix descendue dans l'arène vers la foule attentive où se côtoient des galaxies adverses entrecroisant leurs météores au ras du sol. Louvoient entre eux les mots lancés, déployés dans l'espace effleurant les mémoires sans qu'aucune ne s'en trouve blessée – chacun soudain vit l'acrobate comme l'un des siens. Quelque chose d'une virtuosité est entré avec lui dans la salle. Entre ses mains inséparables nouées autour du microphone, il y a la brûlure potentielle des mots jonglés sans équivoque et le contour des gouffres évités, il y a la présence de la flamme au risque de sa chute si par inadvertance elle échappait à son jongleur – la salle prête à s'embraser comme une torche vivante. La tour

1 Bibliothèque Nationale de France

livresque et ses tripes de géante alors illuminant la capitale dans le brasier de ses milliards de pages – un reichstag impromptu – l’acrobate jonglant avance lentement sur le fil du rasoir, élit les paroles acceptables sans trahison de pensée, écarte l’hyperbole, livre et confie ces paroles minimales à la tâche inouïe d’accueillir l’anamnèse d’une guerre sans visage et sans nom, reliant survivants endeuillés et descendants de survivants en deuil. Il avance sans faux pas et sans plainte. Son poste solitaire fait face à une foule elle aussi sans visage et face aux centaines d’yeux braqués dans les siens aveuglés où il se remémore une étymologie dont on ne revient pas. Il a remis sa veste beige à vingt heures zéro quatre le onze mars de l’an deux mille six dans les sous-sols de la béhennef parisienne.

...Il y aura trente-cinq ans demain que j'ai pris la parole dans un micro pour la première fois – les pensées vont plus vite que le stylo enchâssé dans le trépied de mes doigts dextres – en fait je suis gaucher mais j'avais décidé de multiplier les difficultés : c'était mon but – j'ignorais encore que ce serait aussi mon chemin, ma voie.

Ce soir-là, c'était un objectif comme serait celui d'Armstrong de faire voler sous ses semelles le sable de la Lune – moi ce serait collectionner les obstacles – la vie m'avait assez bien équipé à cet effet et je savais où je mettais les pieds – loin d'Épicure en tout état de cause – pieds dans le plat brûlant et explosif d'innombrables entraves surgies du néant, toute mon énergie de survivant se cristalliserait dans ce dessein, aucune difficulté ne pourrait m'échapper, je les traquerais comme un orpailleur, comme un guerrier agile – ainsi que je l'avais lu par un clin d'oeil du hasard dans l'ouvrage de Margaret Mead déclinant son équipée ethnologique chez les Aborigènes australiens : les poètes de la tribu M. avaient la vue courte tandis que ceux munis d'une vue perçante en étaient les chasseurs, les pourvoyeurs de gibier : ma voie était de toute évidence tracée. Je rassemble mes armes qui tiennent dans mon carquois alias cartable noir pour mieux me fondre dans la masse des trappeurs locaux. En marge de la chasse, nous sommes sourciers intérimaires, nous cherchons des sources – des sujets si vous préférez – et quand elles se tarissent, un vent de panique s'empare de la

foule. Rien ne m'avait préparé à forer l'humus pour y découvrir des sources. Au début, mes paumes étaient couvertes d'ampoules à force de creuser à mains nues. Au fil des décennies pourtant, un cal épais s'était formé entre les lignes de mon destin.

Mais mon arme et outil de prédilection demeurent les mots. Eux seuls peuvent transpercer l'âme avec cette précision picoscopique de géomètre andalou.

L'intonation de la voix, sa souplesse égale à celle de la feuille de bambou qu'une brusque rafale vient redresser à la diagonale – rapatriant ce faisant l'univers chronométré des habitudes où la courbe se terre dans sa résidence sur-veillée – elle seule peut rallier à coup sûr l'auditeur.

C'est aussi là, dans cet inéluctable paradoxe que prend naissance mon hypothèse – ma nostalgie devrais-je dire plutôt mais je manque encore de distance pour m'en persuader moi-même – c'est à cette fourche bifide que le monde alanguï des arabesques, sa délicate beauté mauresque ont dû s'incliner devant la tâche à laquelle j'avais entrepris de m'atteler et une seule existence, visiblement, n'y suffirait pas. C'est là encore, étrangement, qu'a surgi cette lenteur secrète – rébellion chronique au maelstrom qui m'emporte depuis dans ses drapés euclidiens, m'interdisant le bruissement du torrent sur l'entrechoc de son lit micacé, la caresse du mistral, sa douceur insoutenable dans les traits fins des roseaux bleus. C'est depuis lors que je penche la tête en signe d'insoumission, revanche aveugle sur les gages laissés si précocement, au destin...

La profondeur ne secrète ni brillance
ni éclat
une matité – plutôt – en serait le corrélat

La profondeur
se pose sans bruit à l'intérieur de nous

Elle ne se vend pas
ne s'expose pas ne protège pas des courants

Elle est sans preuve

Dimension flottante
essentielle

La profondeur

Vos conduites de prédestiné et tout le labeur à
accomplir pour vous en dérouter
l'attention extrême qui vous cimente
la tâche herculéenne allégeant vos épaules
au lieu de les charger
Nos dissemblances sans bornes

Votre sobriété
vos manières de félin :
avancer autour – avec – en assurant ses prises sans
jamais se prémunir du doute

Derrière son regard inquiet face au poème à peine surgi du chaos dans son exquis désordre et le charme indu de ses coïncidences – sa transparente présence de lecteur.

... « et puis le fil se casse » ...
in *Le silence et l'oubli* page 50
ligne 12

C'est là
que je vous ai reconnu
Dans l'espace de ce fil rompu à l'entrée béante
de la faille où s'engouffre la lumière un flot
de lumière qui ne suffira pas qu'on aspire à suffire
qu'on espère désespérément capable d'endiguer
les ténèbres qui s'ensuivent

À l'apartheid¹ de vos quatre ans

la violence de l'explosion vous a soufflé
dans l'histoire des peuples devenue
double

votre tâche de reconnaissance

gravide
de la perte qu'elle illumine
inachevable comme l'absence

Votre route déchirée

1 référence au 1er novembre 1954

Votre écriture balancée votre affection pour le
point-virgule votre rythme binaire de stratégie

votre manière incoercible

Votre élan sans issue ni relâche
sans appui autre
que le vide des silences multiplié par l'absence
des voix sans sépulture

vos paroles – contre-feu à tout le sang versé

Votre propension à l'exhaustivité votre terre
labourée de dates et de chiffres
imputrescibles – eux !
comme s'ils avaient le pouvoir de contrecarrer
l'injustice

vos constructions de vocables balayeurs de
temps

Votre langue sans un mot plus haut que l'autre
sans faille
et sans espoir non plus d'erreur ou d'incertain
que tout cela n'ait été qu'un mirage que l'Algérie
s'éveille demain matin munie d'autres passés
la même
– juste avant l'éventail¹
et exempte de ce qui a suivi

1 Légendaire éventail dont un coup asséné au consul de France par le dey d'Alger en 1827 aurait suscité la prise d'Alger par les Français trois ans plus tard

Quand vous descendez de votre piton
rocheux les êtres vous semblent moins
petits moins éloignés
vous êtes face à l'autre-même si différent
et si proche
Un seul de ses regards suffit à vous extraire
de la lutte insatiable de vos pages pour
une trêve
une respiration

...Oui bien sûr cette obsession lancinante d'un espace sans bordure qui la hante avant l'écriture et qui s'apaise dès les premiers mots tracés.
Savoir cela, pense-t-elle. Ne jamais le perdre de vue.

Hier plongée dans *Marcher à l'écriture* de Paul Nizon je retrouve mes billes toutes éparpillées les réunis m'y réfugie contre moi-même m'astreins à l'unique dédain ce faisant la cohorte insoumise des minutes dispersées les rejoins et les ligote en petits fétus fertiles je me rapproche de vous de votre irréductible puissance de travail livre après livre chaque fois sous un autre angle répétition variation infinie des pointes de regard des strates des périodes des impacts des retombées des chutes un niagara où chaque seconde voit rebondir des nuées de gouttelettes leurs arcs-en-ciel de réflexion indénombrables et vous-cascade inendiguable éperdue éprise de sa propre course surhumaine comble de source de jaillissement toujours plus insaisissable plus véloce écrasant tout sur son passage irrésisté – lui n'ayant de légèreté qu'en son écume son imprenable et floue brumeur d'exil qui vous poursuit et vous précède là sans cesse juste au-dessus et qui retombe sans cesse en vous pour s'y mieux ressaisir et se briser à nouveau en indivisibles parcelles de vous-même où vous accompagne où vous démultiplie le miroir de nos pensées si étrangères et contiguës si nécessaires mutuellement et précieuses et nues à s'en donner le vertige.

Les chutes du niagara pour vous rappeler que
vous êtes de passage, liquide et indomptable
quand la foule déjà tenterait votre
métamorphose en monument, en bulldozer,
en autoroute de la pensée référencée, en
chef-rhinocéros

Avec votre image jouer,
jouer aux ombres chinoises, danser à disparaître
en exode de joyau bleu

...Lumières dans les yeux cœur qui bat trop vite et trop fort, micro comme un oasis la tête en bas et tous ces projecteurs déjà – un peu tôt non ? – ne pas oublier d'enjamber les fils poser les feuilles sur la chaise s'habituer doucement tous ces regards déjà ! s'habituer encore au fur et à mesure mains qui tremblent – tiens c'est nouveau ça ! – faire comme s'ils n'étaient pas là prendre le temps d'enlever la veste beige une manche après l'autre lentement ne pas renverser la carafe d'eau toute cette lumière pour rien – mais pourquoi ? – pour rien tu viens de le dire. Et pourquoi cherches-tu toujours le sens de toute chose ? ne pas penser aux regards sur ta peau tes lèvres comme à un dénuement oublier tout cela oublier sa voix oublier ses mots retrouver les tiens traverser le désert de la foule compacte perdre ces voix de vue perdre le goût d'absence tenir les fils de ta pensée – surtout eux – les tenir ensemble en un seul l'arrimer à ton corps à tes mains soudées au micro conduire la voix vers lui, si sèche ! garder ce fil ténu absolument s'asseoir – non – reprendre les feuilles puis s'asseoir, s'accrocher au fil retrouver sa voix – la tienne je veux dire – ma voix nous rassemble – arrête ce n'est pas le moment – traverser le gouffre de leurs silences, traverser ici ce tien présent son immensité son incommensurable abîme, tenir les fils ensemble les rênes je veux dire, ne pas lâcher la bride malgré les mains qui tremblent les yeux qui brûlent – surtout le droit – pas maintenant ce n'est pas ici l'endroit – se cramponner au fil les mots tressaillent déjà comme sa longue encolure

surchauffée et l'on ignore de quoi, d'impatience ou de fièvre tressaillent les mots tressautent même encore prisonniers du papier entre les dunes de la mémoire, l'étendue à franchir étendue blanche sans trébucher éblouissante, tenir la bride plus court aux abords de Tagdempt¹ et tirer sur le mors sa voix de cavalier abreuvant sa monture traverser aussi les mirages comme si de rien n'était n'était sa voix malgré la soif traverser le silence sa voix se fait montante aux ruptures de la phrase et le pas à son point de rosée s'allonge et chante malgré ce soleil et son aveuglement malgré la langue sèche qui s'accroche au palais la voix du cavalier abreuvant sa monture de rosée malgré le cliquetis du mors malgré lui la rosée du désert malgré Léthé² malgré le gué à sec, réunir la rosée dans ton filet de brumes malgré l'Isly³ la rosée réunie malgré...

1 Place forte de l'émir Abdel el Kader, philosophe, poète et chef de guerre de la rébellion contre l'armée de colonisation française à partir de 1832

2 Fleuve de l'oubli dans la mythologie grecque

3 Rivière aux bords de laquelle se déroula la défaite d'Abd el Kader

Vous étiez las en cet après-midi
d'avril – épuisé même – et votre toux
m'écorce les poumons

...La tempête arrache les ponts les toits de Constantine, les fracasse au firmament jusqu'aux limites du rêve qu'il a forgé pour Elle les explose dans l'obscurité des avenues poussiéreuses avant de disparaître à l'aube rougie de multiples éclats de toi ma Constantine mon âme ma dulcinée, mi-douceur mi-cinéma et tes fragments, autant de toits de balustrades où il fait défiler sans fin comme un cerceau le double-pont du ruban de sons, il s'assied en tailleur sur la fraîcheur dallée de la terrasse où il fabrique son histoire d'enfant derrière ses boucles coupées trop court d'où il invente son imagerie sculptée dans le sombre silence des étoiles hâlant ces silhouettes de femmes errantes au brouillard vapoureux – hammam du Charah – leurs gorges nues et abyssales miroitant sous les bulles savonneuses aux fleurs de l'oranger, corps frôlés, offerts au saisissement de ses yeux enfantins, corps étreints comme des troncs au plus fort de l'orage, ventres éclatants de candeur, corps de femmes inconnues géantes comme des madones, statuesques égarées par dizaines, et lui seul petit homme au front écarquillé de ravissement lançant au galop sa monture onirique, front immense dépassant les genoux des statues, plus haut que le fracas tonitruant du tonnerre métallique des seaux entrechoqués, petit garçon courant dans la forêt des cuisses enneigées de savon, de mousses parfumées, longues inextricables lianes des chevelures défaites fumant dans les brumes opaques où les altercations saccadées de la guerre se mêlent comme des corps épris jusqu'à ce que l'enfant les rallie l'une en l'autre, la

guerre si vile les peaux si tendres, si moites et convoitées, insues au regard ébloui, la courbe d'une hanche que dévorent ses yeux, l'écume ruisselante, sa petite tête penchée sous le charme attentif et penchée à nouveau, cheveux encore humides, joues brûlantes et fleurant le jasmin devant la vitre oblique de m'sieur Maurice qui marie les makrouds aux cornes de gazelle, en quinconce les cigares aux amandes, le soir est tiède comme la peau de miel de maman qui rince mes boucles imaginaires, son visage est lointain, elle me sourit ma Constantine mon envolée – anodine chevauchée dont on revient seulement au scalpel de l'exil boulevard de l'Abîme nouant la gorge d'un étai de chaux vive où des mots seuls apaisent sa brûlure des mots comme des grenades au coin du vieux marché, des balles dans le dos de Raymond derrière les montagnes de safran et d'abricots dorés les cris de terreur avec les aubergines les bras de papa qui nous serrent chaque fois comme si c'est la dernière et puis les asyndètes, ces mots doux de la guerre qui ne savent pas encore s'ils en précèdent aucun, tous tes toits explosés, Constantine mon amour ma ville maelstrom ma vigne fauve vrillée au cœur, tes cris de guerre jetant ses ponts de mots entre mes âges à s'y confondre, ses mots comme des militaires le doigt sur la gâchette des mémoires barbelées et qui hèlent une peur dans la conscience pleine d'un doute si infirme où résonnent trois morts ou six ou deux mille, des blessés, yeux serrés maman frotte mon dos avec l'huile d'amande douce et me tient sur sa hanche comme un enfant de lait

– les yeux ça pique – le brouhaha dehors comme un décor de cinéma aveugle, serviette humide et chaude dans la cuvette-alu, serrer les paupières ma frontière invisible, elle ne disparaît pas comme toi ma Constantine ma déchirure, toujours entre les tempes avec tes mots brûlants, le ventre de maman, j'ouvre mes yeux de grand – Constantine ma partie, est-ce moi qui t'ai laissée ? – ça pique encore ! maman rince mes yeux au baquet d'eau tiédie, rideau tiède et salé du plus ancien shampoing du monde et l'arc-en-ciel enfin des gouttelettes où des centaines de villes hautes et secrètes s'éclaboussent en miroir enfin vacarme de la rue Grand des trams sans retour, des cent soixante-dix-sept, vacarme des avenues place à Voltaire, des autobus Asnières-Gennevilliers, les portes verrouillées, l'interminable pluie fade les coups sourds de ton oubli mon cœur ma cirtéenne¹...

1 Cirta : nom de Constantine quand elle était encore la capitale des rois de Numidie, avant de prendre celui de l'Empereur romain Constantin au IV^{ème} siècle après J.C.

Rêve

Quatre heures du matin.

Je tente de réduire la distance avec cette auteure vietnamienne dont j'ai découvert l'écriture la veille en m'endormant.

Ses personnages s'embourbent, se noient, s'agrippent à ses basques de survivante ; elle semble les traîner hors du gouffre phrase à phrase, elle les arrache à l'étouffement, à l'enlèvement par la seule force de ses mots entrelacés sans faille, enlacés l'un à l'autre comme les torsades bicolores d'interminables caducées, ses mots de saint-bernarde plus enlisée que ceux qu'elle s'acharne à sauver et ils ahanent en chœur, suffoquant, elle, ses mots, ses personnages devenus des vivants par la seule magie de ses vocables, des vivants occupés à mourir d'asphyxie dans la boue épaisse d'un marais miné frôlant à chaque mouvement l'explosion, le bouquet final, et elle tirant, de toutes ses forces tirant, halant ces êtres de papier hors de ce bourbier de mots privés de virgule, de respiration, privés de silence, ces mots salvateurs qui s'ils s'interrompent un seul instant, coûtent la vie à tous ces êtres en suspens et je suis là, sur mon lit jonché de dictionnaires vert sombre, grands livres ouverts à la nuit, à lui dire avec mes mots de dormeuse éveillée « Retourne-toi, respire, regarde-les, respire encore, ils vont atteindre la rive, accroche-toi à leurs basques et respire, regarde-les sortir, agrippe-toi,

encore deux mots, respire à ton tour, regarde, ils sortent un par un, c'est bon respire, n'aie plus peur, dors maintenant ».

Je ne rêve jamais de vous.

Sans le reflet d'un doute vous avancez vos pions
d'un souffle
de sirocco

Tous vont dans le même sens par des chemins
divers qui se croisent et se passent le relais
Tous tendent vers un même point et tout en le
sachant n'en laissent rien paraître aux spectateurs
figés

Ils sont liés d'un courant qui les soulève
de terre et transfigure le temps en fragments
indénombrables de siècles
Ils avancent solitaires dans l'ignorance-même
de ce lien

Vous qui le tissez
et qui nous emportez sur votre terre
métaphorique
qui reliez les poignets des militaires français à ceux
des kabyles des moudjahidines des harkis
des pieds-noirs et des juifs
qui liez leurs poings de révoltés aux bottes noires
de l'histoire que rien n'arrête jamais

Vous dont l'outil
est la suite de vos mots rigoureusement agencés
en cet ordre
qui est le vôtre,
est si proche d'une arme qu'une seule lettre¹
– en russe –
les sépare : vous
à qui j'écris

1 en russe : l'arme – oruĭie
l'outil – orudie

Sur cette photographie, vous vous tenez de trois-quarts à la droite de votre père, vous lui donnez la main et il m'a fallu faire un effort de réflexion colossal pour m'accoutumer à cette idée que vous marchez par conséquent à sa gauche et que votre main droite disparaît dans la sienne.

Vous êtes debout à son côté sur un trottoir plutôt large, l'arrondi de votre visage d'enfant levé vers lui. Sans doute êtes-vous en train de lui parler ou de lui poser une question.

Il porte un béret de toile claire.

Votre regard sous les boucles sombres est empreint de gravité. Vous avez peut-être six ans ou à peine moins. Vous portez une chemisette de cotonnade à manches courtes boutonnée jusqu'au col et un short qui découvre vos genoux de petit garçon.

Deux sandalettes fermées côte à côte sur l'asphalte, laissent à penser que vous vous êtes immobilisés quelques instants tandis que le photographe capturait cette image, mais pas au point de vous arracher un sourire.

Seules la forme du visage et l'inquiétude partagée vous donnent un air de famille. Et la courbure des cils. Ils encheînent tous vos yeux comme d'un trait de khôl noir.

Vous lui arrivez un peu plus haut que la taille, c'est lui qui a l'air frêle et vous courageux déjà.

Comme aujourd'hui, fragile et courageux.

De votre bras resté libre émane pourtant cette impression d'alerte, comme s'il ne flottait pas à vos côtés mais restait prêt à s'interposer devant vous en toute circonstance.

Il y a dans cette petite main qui a été la vôtre, un élan contradictoire, une ébauche de mouvement vers le monde aussitôt contredit d'une réserve, un qui-vive de survivant décidé surtout à le rester.

Votre père est un homme déjà mûr, il pourrait être presque votre très jeune grand-père. Il est vêtu d'un blouson léger, entrouvert et sans encolure ; dans sa main droite il porte un cabas plus large que haut, un genre de valise souple plutôt mais très chargée. On dirait qu'elle s'apprête à arracher son bras de son épaule. On voit qu'il serre ses doigts repliés sur les poignées tendues – dernières phalanges boursouflant sous le poids – comme s'il ne voulait s'en départir à aucun prix. Ou plutôt comme si le contenu était lourd d'un enjeu si immodéré, si crucial, et que vous en soyez l'unique contre-poids : astre contre le désastre, venu ou à venir, assigné à la lumière.

Entre ce fardeau et l'enfant que vous avez été, entre vous deux, entre la valise qu'il porte et cet espoir que vous portez pour lui, votre père joue le rôle d'un balancier. Il est debout, écartelé entre sa dextre et sa sinistre. Fragile et inquiet. Déchiré.

Au dos de la photographie, on peut lire dans une belle écriture désuète au crayon à papier qu'un demi-siècle a estompé : « boulevard de l'Abîme à Constantine » et au-dessous bien centré

10.05.1956

Un demi-siècle plus tard :

Endosser l'uniforme des univers cités
comme une absence de haïk¹ blanc simulant
l'allégeance
Circuler librement avec – dans le cartable noir –
vos explosives pensées

1 Voile – blanc à Alger – couvrant le visage des femmes musulmanes à l'exception du regard et qui a été le symbole pour les nationalistes algériens du refus de la présence française sur leur sol avant et après la demande des militaires français en mai 1958 de le retirer publiquement en signe de soutien à leur armée.

LE SILENCE ET L'OUBLI

10 mai

Cher E,

« La littérature a encore beaucoup à apprendre aux historiens... » : j'espère que vous le pensez toujours sinon comment appréhender une démarche aussi ascientifique ?

En tous cas, l'histoire aussi a beaucoup à apporter à la littérature.

Je vous livre ci-joint l'« Objet Littéraire Non Identifié » pour lequel j'ai sollicité de votre part un entretien.

J'ai conscience du caractère décalé que ce texte pourrait revêtir de votre point de vue.

Je ne suis pas historienne, ni en mesure de circonscrire puis de placer mon objet d'étude à l'extérieur comme vous savez le faire.

L'histoire qui se dévoile à moi cette année par le biais de votre singulier travail a une dimension constitutive, révélatrice de trajectoires individuelles profondément ancrées dans la seconde moitié du xxème siècle.

L'enjeu de ce chantier d'écriture émergent est de l'ordre d'une restauration, d'une reconstruction des bases

d'un passé dont « le monde devait changer » après en avoir fait « table rase ». D'une conjuration, aussi, de son absence.

L'Algérie et la Russie, les Etats-Unis, la France, vont s'y croiser. Les mises en perspective politique et religieuse de traits individuels s'y côtoyer, s'y affronter, s'y confondre.

Les histoires des deux personnages sont au minimum perpendiculaires, sinon symétriquement inversées autour d'une ligne de rencontre poétique du profane et du sacré.

J'espère ne pas heurter ce faisant votre sens de la rigueur.

Merci de votre lecture.

Laiquement vôtre,

Irine

Oublier le dedans. Scruter les murs. Les pierres qui s'alignent. Les striures des persiennes. Oublier le vide de la page, le vertige des corniches. Éviter du regard la transparence d'un titre. Plonger.

Traverser l'abîme.

Franchir l'infranchissable. Revenir de si loin. Rapporter ces mots-là. Les charger dans l'embarcation. Tout l'or du monde. Surtout ne pas les perdre. Les tenir ensemble, tressés, liés, si près du ciel. Les contenir, effleurer les sens.

28 juin

Cher E,

J'accompagne ce soir à la flûte traversière les textes d'une poétesse algérienne dans le cadre du troisième festival de poésie arabe à l'*Espace du scribe*.

Commencé hier par hasard.

Jamais utilisé de micro auparavant – ah si, une fois.

Quel drôle d'outil !

Comprendre un peu mieux le personnage central de mon texte: micro, lumières dans les yeux, cœur qui bat trop fort et trop vite, tremblement des lèvres encore pire que les deux fois où vous m'avez vue en train d'essayer de vous expliquer la vie, sauf qu'à la flûte ça peut donner un vibrato assez intéressant, regards, ne pas les décevoir, etc.

Surtout cela : etc.

Le 4 juin dernier juste après notre conversation, joué pour la première fois dans la rue en public, place des Abbesses, malgré le vent.

Pas eu le courage de renoncer après vous avoir dit que j'allais le faire.

Elle – la poétesse – est traductrice du français vers l'arabe :

Une autre histoire s'écrit dans la langue du Coran, ce serait un juste retour ?

Elle est venue vers moi après que j'ai joué et elle m'a demandé de l'accompagner ce soir, que je devais jouer comme cela, comme je venais de le faire parce que son poème est semblable à ce que je viens de jouer.

Est-ce que je sais pourquoi je joue sans savoir en arabo-andalou après avoir grandi entre Joan Baez et les chœurs de l'Armée Rouge ?

Je dois vous informer que le texte *Une autre histoire s'écrit* n'est pas terminé.

Il se poursuit depuis vendredi dernier, un pré-texte pour vous savoir en meilleure santé depuis.

Pensez à moi ce soir à vingt heures ; ça vous prendra quelques secondes « perdues » à bon escient.

Prenez soin de vous.

Irine

Carnets de laboratoire

ou

Les tribulations parisiennes d'une chercheuse
en « picohistoire » privée de ses sources :

Je rentre à l'instant d'un endroit si extravagant, que malgré le cartable noir laissé par quelqu'un dans les escaliers, ayant suscité une annonce-micro et un début d'évacuation des locaux, on pouvait tranquillement mettre ses deux mains à couper que vous n'étiez pas dans la salle.

Ai dû traverser pour cela trente-trois kilomètres de banlieues nocturnes, accepter un éclair au chocolat kasher suivi d'une pizza miniature alors que je sortais de table, braver les regards soupçonneux d'un service d'ordre en uniforme badgé de prénoms tout droit sortis du Pentateuque livre deux, et affronter cinq prises de contact couronnées d'échec : c'était le cocktail post-avant-première du dernier concert d'Enrico Macias au « Palais des congrès et des arts » d'Issy-les-Moulineaux – une autre planète, dit Selma, qui a tenu à m'accompagner et à me soutenir dans cette improbable épreuve ethnologique – planète qui, ai-je pensé, vous aura fait fuir presque aussi loin que moi mais de l'autre côté, les rivières de faux diams dans les forêts de kippas, avec l'assistant du rabbi de Nice fraîchement

arrivé de Jérusalem et son épouse qui nous expliquent très sérieusement qu'ils ne viennent jamais d'habitude dans des soirées comme celle-ci, où les hommes se mélangent avec des femmes, des oranais, des barbes grises de hassidim version sudiste, et pas un seul constantinois susceptible de faire avancer mon enquête topographico-architecturo-balnéo-culinaire qui demeure au point mort avec juste un petit indice exploitable : le café-restaurant Auguste K. dans le dix-septième, où dîne Enrico Macias trois fois par semaine, et où je vais devoir aller pour peut-être des prunes, vu qu'il a pu oublier, depuis 1956, la trajectoire suivie par les trams et le nom du pâtissier que je recherche – Selma me donne des coups de coude dans les côtes et me souffle en russe dans l'oreille gauche « Ils croient qu'on n'est pas juives et qu'on fait de l'espionnage ». Nous sortons un peu précipitamment sur le trottoir où elle dit encore « Diantre ! » Fou rire irrépressible qui inquiète le service d'ordre, je vous ai remercié en silence d'avoir refusé de m'aider, je vous en ai voulu un tout petit peu à cause de la photo de vous enfant, que vous avez refusé de me montrer et dont je vais avoir besoin de toute façon, même si le texte pour lequel je suis là est déjà presque abouti depuis deux semaines, j'aurai une retouche à y apporter, et comme vos méfiances et vos censures déplacées de cabbaliste vaudou me contraignent ! Quand vous-même passez votre temps à émailler de textes les recueils des photographes, tout en signant

des chapitres intitulés *Des images et des écrits*, et que je peux parier un citron pressé au café de l'Alma que vous connaissez le « punctum » et le « studium » de Roland Barthes dans *La chambre claire – notes sur la photographie*, et que vous allez peut-être me faire douter de votre capacité de compréhension ou, pire que cela, de votre considération pour mon travail en cours – en fait je ne doute pas non plus de ces deux-là, je me régale à vous faire visiter mon laboratoire, j'ignorais que je saurais faire tout cela : la première fois – comme d'habitude ! Je continue d'apprendre l'art redoutable de la patience, par contre, vous concernant, ce ne sera pas pour la première fois, loin s'en faut, et si j'ai réussi à vous faire rire je m'en félicite, vous ne riez pas assez souvent, je crois que ce doit être difficile de vous faire à l'idée d'être muse, mais fils de Mnémosyne c'est déjà plus simple, alors vous n'avez qu'à envisager un demi-frère illégitime de Cléo¹ – j'ai besoin de ce texte et lui a besoin de moi – pour une fois je ne peux pas vous demander votre accord, et je respecterai votre perplexité, l'avantage avec vous c'est que vous ne comprenez pas vite, mais instantanément.

1 Muse de l'histoire et fille de Mnémosyne, elle-même épouse de Zeus

5 juillet

Cher E,

Soyons pragmatiques.

Vous n'avez pas enfreint le code déontologique : c'est moi qui ai sollicité ces entretiens et à ma connaissance vous n'avez rien fait de plus répréhensible que de boire un chocolat chaud.

À l'âge de cinq ans, j'ai promis à mon lapin en peluche que je ne mangerai jamais de lapin et jusqu'à présent, je n'ai toujours pas goûté cette chair interdite.

Je n'escompte pas davantage mésuser de la confiance que vous m'avez témoignée en me donnant vos coordonnées.

Je ne vous ai pas demandé une photo datant de 1956 pour l'envoyer à Paris-Match ou pour y planter des épingles vaudoues, mais pour les raisons que j'ai commencé à vous énoncer dans les carnets de laboratoire et que je peux préciser si nécessaire.

Et puis soyons rationnels aussi, au point où nous en sommes : quel bénéfice aurais-je à ajouter des inquiétudes à celles que vous avez déjà, alors que j'ai besoin de votre coopération ?

D'une manière générale, la sphère publique m'est encore plus étrangère que vous ne pouvez l'imaginer, et tout le matériau que j'ai pu utiliser a été rendu accessible par vos soins.

Votre notoriété ne me fait pas trembler, sauf pour le surcroît de tensions qu'elle vous inflige.

Votre vie d'homme public ne m'importe ni plus ni moins que si vous aviez une allergie au gluten, c'est-à-dire qu'elle se trouve d'une certaine façon en travers de la route de mon texte, qui se doit de « rompre le pain » avec vous pour avancer, et d'autre part, je la prends en compte comme l'enjeu vital qu'elle semble revêtir à vos yeux.

Pour ce qui est de la narratrice d'*Une autre histoire s'écrie*, dont le lecteur potentiel épouse provisoirement le point de vue, le monde n'a pas pour elle de frontières très affirmées entre sa part publique et l'autre, celle de l'intériorité; le personnage – disons de l'acrobate – évolue sans à-coups entre les deux, comme on marche en passant de l'ombre à la lumière, suivant l'heure du jour et de la nuit, suivant les éclairages. D'où l'importance du repérage « millimétré » du temps

et du rapport à l'histoire, l'avant-dernier territoire de ceux qui ont touché au « sentiment océanique¹ ».

Le personnage de l'acrobate pour l'instant est aveuglé par les feux de la rampe ; il n'a pas encore vu la narratrice.

Bien que ces feux l'éblouissent et le fragilisent en le plaçant symboliquement dans la posture potentielle des protagonistes de « ninjas² cagoulés » pour lesquels le monde reste en dernière instance privé de visage, malgré cela, il ne peut s'en passer.

Il tente de s'en servir pour combattre son obscurité.

À l'inverse, la narratrice a une vision approximative du monde dit « visible » qui densifie sa perception d'un monde éclairé de l'intérieur, sous-jacent, « invisible » et dont la rencontre des deux constitue le monde réel, d'après le poète argentin Roberto Juarroz.

C'est cet antagonisme que j'ai essayé de cerner à votre intention dans la lettre qui accompagnait le texte quand je vous l'ai remis, tant je craignais que vous n'envoyiez le tout à la poubelle aussitôt ouvert.

Pourquoi je vous écris tout cela ?

Par nécessité, parce que je suis à court de carburant, parce que ce que je vous demande est extrêmement difficile – pas seulement pour moi – parce que ce texte

1 Terme cher à Freud – entre autres – utilisé pour désigner ce sentiment très particulier d'illimité et d'infini, d'appartenance à l'Universel.

2 « Ninjas » surnom donné à l'unité d'intervention des forces spéciales pour la lutte antiterroriste, pendant la décennie noire en Algérie.

dont vous semblez être le centre, va paradoxalement « exiger » de vous pour exister, le plus grand décentrement que vous ayez été amené peut-être à effectuer jusqu'ici – hormis celui de la paternité.

Parce qu'il m'est plus facile de vous l'écrire que de vous le parler, parce que ce que vous pourriez être enclin à traiter comme une magistrale stratégie de séduction épistolaire – et vous auriez de bonnes raisons d'en décider ainsi – ne l'est pas, et les relations entre hommes et femmes ne sont pas davantage réductibles à cette « connaissance biblique » mutuelle, que ne l'est ce texte à un simple portrait.

Parce qu'il existe apparemment pour vous un rapport entre le contenu de ce texte et une conviction de narcissisme ou de vanité qui pourrait vous être attribuée, et si rapport il y a, peut-être contient-il aussi en lui-même sa propre réfutation ou antidote – toujours est-il que vous avez face à vous l'auteur qui s'autorise, au sens étymologique, à vous solliciter pour une tâche si simple qu'elle ne saurait être nommée autrement que juste – être.

La création et l'amour ont ceci en commun que ce sont les seules forces capables de mobiliser la totalité des énergies de l'individu, et qu'elles ont l'une et l'autre une puissante fonction réparatrice – criante dans vos derniers titres en date.

Parce que si le moteur d'*Une autre histoire s'écrit* est de cet ordre-là (et je n'ai pas confirmé – pour autant qu'il m'en souvienne – votre hypothèse de lecture univoque), et vous : la source de son carburant, ce n'en est pourtant en rien le but – il n'en a pas : de but – c'est plutôt un chemin.

Un chemin sans destination, où la narratrice attend pour sortir de la pénombre que le personnage de l'acrobate ait grandi un peu : qu'il cesse de croire que tous les chemins doivent mener quelque part, ou qu'en brisant son carreau de chocolat préféré en mille morceaux, il en aura mille fois plus.

Attelé à cette tâche démesurée, où nous ne sommes que les petits soldats fragiles et courageux que vous avez reconnus, *Une autre histoire s'écrit* vous tend ce faisant une perche, une perche en or massif, pour sauter par-delà cette vanité, cette conviction de vanité et son inséparable vacuité, qui n'aspire qu'à être contredite.

Ainsi je vous propose une direction de mémoire peu commune, dont je voudrais pouvoir vous présenter une nouvelle entrée, sorte de traduction appuyée à votre texte autobiographique publié dans la revue *Méditerranées*.

Concrètement ?

J'aimerais votre lecture en direct de ce nouveau fragment, le constantinois, et votre réaction de vive voix, pouvoir consulter cette photographie quelques instants, que vous vous rappeliez ma petite fourmi en haut de l'Empire State Building et que vous acceptiez de repenser à l'enjeu de ce projet pour moi, qui ai vu se dérouler plus de drapeaux rouges que de tapis de la même couleur, que vous repensiez aux vraies raisons, aux raisons profondes qui motiveraient votre réponse, et si vous pourriez les exposer à Gisèle Halimi en la regardant droit dans les yeux, j'aimerais savoir si j'ai perdu ou gagné un citron pressé, « La littérature plaide pour ce qui ne peut se plaider », c'est dans mon petit carnet, daté du 4 juin 2004, j'étais en train d'écouter Zahia Rahmani dans un colloque intitulé *Violence et littérature*.

Merci de votre lecture.
Portez-vous bien.

Irine

Lire encore. Encore une fois, pense-t-il. La même lettre. La relire. La lire pour la cent-quatorzième fois. Parcourir à nouveau ces mots qui me sidèrent et qui m'appellent. Qui me chavirent.

Redéplier ces phrases aux longs rubans entrelacés. Se prendre l'esprit dans leurs méandres, dans leurs secrets. Perdre le sens dans leur émoi. Se perdre au jeu.

Relire encore. Jusqu'à ce que les lignes deviennent sons, que leur dessin s'estompe face à la voix surgie. Celle qui incante. Appuie et persuade. Transperce l'âme de sa caresse. Relire jusqu'à l'oubli.

Inverser le chemin.

Comme si à force de relire, les mots allaient se fondre dans la page dont ils sont issus. Renaître. Comme si à force de démultiplier les sens dans son envol acrobatique, la pensée allait se rendre, se livrer corps et âme.

Se délivrer.

22 juillet

Cher E,

J'espère que vous aussi êtes parti voyager, laissant votre sujet dans un coffre-fort et que par conséquent, votre cœur tout comme le mien, est au repos.

Vous devez nourrir de sérieux empêchements pour n'avoir point encore intenté de rejoindre ce paradis-ci : le Morvan.

Pensez qu'il regorge d'individus vous entourant, pour qui le Morvan fait office d'Algérie.

Cela ne les blesse pas outre mesure d'avoir à le quitter, car il y a retour possible, multiplicité des retours, et chacun d'entre eux s'inscrit dans une constellation vécue, un souvenir apte à se mêler à ses prédécesseurs, à lui-même, par le truchement d'un lieu accessible et unique.

Alors qu'à nous, l'espace interdit cette passerelle terrestre entre les fragments éparpillés de nos vies.

Seule la mémoire peut encore s'en charger.

Votre pur mélange d'allégeance au temps et d'insolente pertinence à le gravir en marche arrière, me fait fondre les neurones.

Votre silence himalayasque est la marque subtile de

cette lutte contre les forces sans appel qui vous déchirent : courants d'émotion, bouleversements comme autant de fissures irisées au kaléidoscope des renoncements. Cicatrice discrète et profonde, telle la ligne du destin gravée dans votre paume.

La mémoire est au temps ce que les sources sont au texte, indissociables et symbiotiques.

Dans cette immense générosité qui est la vôtre, vous pensez m'offrir en partage le havre blanc de ce silence, sa patrie imaginaire, son infini potentiel.

M'épargner le brouhaha des salons de thé, le corps à corps du devoir.

De l'engagement.

J'espère que votre sujet ne vous a pas suivi lui aussi sans crier gare, sans votre accord.

De son propre chef de sujet.

J'espère qu'il vous laisse en paix...

Irine

16 septembre

Cher E,

Ce texte dont vous connaissez le début nécessite maintenant votre lecture.

Je crois qu'il porte sur l'exil.

J'ai besoin de votre avis sur certains points avant les étapes suivantes.

J'aimerais avoir l'occasion d'en parler avec vous avant le 22 septembre.

Merci beaucoup de me re-contacter.

Portez-vous bien.

Irine

18 septembre

Cher E,

J'ai déduit de notre conversation téléphonique que vous n'aviez pas eu connaissance de mon courrier du 5 juillet dernier, où je vous confirmais la poursuite d'*Une autre histoire s'écrit*, et essayais de clarifier les rapports de ses personnages.

Même si règne encore une certaine confusion entre les niveaux de lecture – pour moi aussi dois-je préciser – je tentais également d'y exposer les tenants et les aboutissants de ma démarche, en espérant lever quelques-unes de vos inquiétudes vis à vis de ce projet.

... « Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égards ni patience » ... nous dit René Char.

Merci donc, de vos égards et de votre patience, appréciés à leur très juste valeur.

Bien à vous,

Irine

24 octobre

Cher E,

Que dire de l'ineffable malentendu qui nous réunit ?

Il y a une dimension qui décidément vous échappe totalement et je dois vous rappeler que moi non plus je ne vous « connais » pas – à moins que vous ne considériez qu'« être connu » suffise à cela ?

Puisque vous tenez à reparler de sentiment amoureux, et s'il va sans dire que la narratrice d'*Une autre histoire s'écrit* a pris une sévère coqueluche pour le personnage principal, il faudrait, pour que l'écriture et la vie se chevauchent, que vous ressembliez vous aussi à l'« acrobate-alchimiste » de son cœur, et vous auriez décidément beaucoup de pain sur la planche.

C'est ce à quoi notamment me sert ce contact réel avec vous : mesurer l'écart qui vous sépare de lui – cet être de papier, aussi bouleversant pour moi que pour la narratrice d'*Une autre histoire s'écrit*.

Quant à vous – homme réel – vous n'avez le temps d'écouter ni leur auteure ni, chose beaucoup plus grave, votre propre cœur et votre propre souffle, qui se

mettent tous ensemble pour vous dire la même chose.

Mais vous ne vous appartenez plus.

La sphère publique vous a coopté.

Vous êtes submergé sous les honneurs et les menaces : vous coupez les avant-derniers ponts avec ceux que vous n'entendez plus ; vous confondez vitesse et profondeur, quantité et unicité, célébrité et célébration. Vous négligez l'essentiel.

Vous n'avez pas besoin de souligner pour moi combien votre œuvre est pionnière et unique en son genre, car si je ne l'avais pas pressenti, je n'aurais pas passé les neuf derniers mois à vous « traduire » dans ma langue de dilection, qu'apparemment vous lisez sans le moindre dictionnaire.

Je n'aurais pas essayé de nommer, et de vous restituer, cette dimension secrète qui sous-tend tout votre travail, et sans laquelle il serait aussi fade que ceux de vos contemporains.

Je n'aurais pas imaginé cette folle entreprise de lui donner un visage et un nom, pour qu'elle cesse, elle aussi, d'être une guerre – non pas pour vous sauver, rassurez-vous, mais pour mes propres travaux de réparation.

Je n'aurais pas tenté ce voyage vertical dont il est – vous l'avez constaté – assez compliqué de redescendre sans parachute.

Hormis votre « attention extrême » à la lecture dudit texte, sa publication potentielle et un contact réel avec vous, sont deux facteurs déterminants pour y parvenir.

Le personnage qui m'intéresse, et qui a dicté *Une autre histoire s'écrit*, est en danger d'asphyxie. C'est lui qui est en train de suffoquer dans cette inexorable course, au risque d'y perdre l'essence (ciel !), cette course d'écureuil encagé dans sa roue dorée, qui croit ainsi atteindre plus vite son but imaginaire, ivre de vitesse et du vent produit par son propre mouvement.

Dans tous les cas, une petite remise au point après ce bilan plutôt direct.

Au cas où nous soyons amenés à nous reparler, il serait nécessaire que vous appreniez désormais, que je ne suis pas votre « groupie numéro dix-neuf mille sept cent soixante-deux » ; que je souffre d'une allergie très prononcée à la grégarité, et qu'il va falloir vous habituer au fait indéniable, que je suis unique au monde.

Prenez garde à mon contact de ne pas contracter la grâce, aussi contagieuse que la coqueluche, en plus encombrante.

Certes, vous ne me connaissez toujours pas, puisque vous le précisez chaque fois que nous parlons.

Pourtant, personne ne m'avait fait la preuve à ce jour d'une telle intuition sensible, d'autant plus surprenante que vous semblez n'en avoir pas conscience.

Vous paraissez avoir accès à beaucoup de choses dont vous ne vous saisissez pas encore.

Pourquoi m'avoir fixé rendez-vous le 4 juin à l'Alma – jour arrêté initialement par votre père pour quitter Constantine – et me permettre ainsi de vous parler de la coïncidence entre le langage du cœur et celui de la ville natale ?

Vous m'avez répondu n'avoir jamais fait le rapprochement auparavant entre les deux. Pourtant vous aviez rendez-vous à l'hôpital le quarante-quatrième jour-anniversaire de votre exil, pour un examen médical.

« Je ne peux plus du tout parler mais je peux encore lire », me dites-vous après cette conférence aphone, tout en réceptionnant un manuscrit qui – vous ne le savez pas encore – porte l'histoire d'un microphoniste, qui perd sa voix pendant une conférence, et devient le lecteur de sa propre microhistoire.

Contrairement aux apparences, je suis en train de vous exposer un projet sensible de « traduction micro-cosmique » associée.

Vous m'avez partiellement rassurée, en me précisant que vous n'étiez pas un modèle d'académisme – et même s'il n'est pas des plus pragmatiques, et qu'il ne va pas se vendre à treize mille exemplaires, n'est-il pas plus simple de m'en dissuader de cette façon ?

Vous serait-ce si difficile d'accepter humblement d'être pour moi cet « outil » de création au sens noble du terme, et d'accepter le cas échéant que je sois pour vous quelque chose... d'inconnu, puisqu'apparemment, vous n'aviez jamais eu de retour si troublant sur votre trajectoire ?

Si vous vous rendez compte que j'accède par moments à un monde, où le temps d'une conférence sur l'Algérie à la BNF, je fais un voyage intergalactique entre Nicolas Flamel et le troisième Reich qui donne le texte que vous savez, pourquoi est-il encore inconcevable pour vous que je puisse utiliser votre perception de l'histoire, pour faire advenir la mienne ?

Peut-être est-ce proche de l'attente qu'ont de nous nos enfants : que nous nous effacions pour leur faire un peu de place, ce pas de côté où nous nous tenons là, « potentiellement utilisables », à la fois humbles et émerveillés, devant ce à quoi nous avons donné vie, et qui va nous déplacer, nous élaguer jusqu'à l'essentiel.

Et si c'était plus important (au sens de « porter vers l'intérieur ») qu'un seul de vos innombrables rendez-vous, contrats, collaborations, colloques, conférences, commissions, commémorations ?...

Et si c'était important tout court ?

Dans tous les cas, et même si vous en doutiez,

j'apprécie vivement la franchise et le courage dont vous faites preuve, en ne refusant pas de me parler, de me lire.

Je ne crois pas que ma présence sur votre route ou l'inverse soit une « perte » de temps pour moi ou pour vous.

Du reste, le temps ne nous appartient pas : c'est nous qui lui appartenons. C'est lui qui peut nous perdre.

Je vous adresse par ailleurs ma gratitude, pour toutes les portes qui se sont ouvertes devant moi cette année pendant la maturation de cet étrangissime fruit.

Je ne vous remercie pas par contre, de vos tentatives de banalisation de ce « lien » ô combien étrange lui aussi – surréaliste, disiez-vous avant de remonter sur votre « piton rocheux » – mais je vous en excuse assez aisément.

Ecoutez votre coeur et votre voix.

Prenez soin d'eux, je vous en prie.

Que seriez-vous sinon ?

Irine

Ecrire comme une traversée vers
Espace incertain
Aller comme on respire, un souffle après l'autre
un pas, encore un
comme on passe de l'autre côté du silence

1er novembre

Cher E,

Je profite de cette accalmie pour vous demander si vous avez lu la suite du manuscrit remis entre vos mains le 19 septembre ?

Pouvons-nous en discuter ? Par voix écrite ou vive. Quand ?

Merci déjà.

Pardon de mon insistance textuelle.

Je sais que vous n'y êtes en quelque sorte « pour rien ».

Vous avez commencé à saisir que j'écris encore cet objet si étrange, dont vous êtes à la fois la source et le sujet, mais surtout, que je ne suis pas en mesure d'agir autrement.

Et vous ?

Vous est-il déjà arrivé de changer de sujet sur un livre en chantier, parce que les sources vous en étaient soudain retirées ?

J'espère au moins que je vous fais rire.

Portez-vous bien.

Irine

10 novembre

Cher E,

Votre réaction ne me facilite guère la tâche.

J'ai besoin d'être assurée du pont de votre lecture pour mener à bien ce chantier.

Vous êtes ici devant un hapax :

Une autre histoire s'écrie vous adresse un écho, un miroir singulier, iconoclaste, friable et timide – même si son auteur se déguise en bulldozer pour vous le faire parvenir – un reflet, une ombre des pensées que vous envoyez inlassablement à travers le monde.

Cela pourrait s'appeler « dialogue » au sens le plus étymologique du terme, si vous me répondiez vraiment – avec votre vérité ! – au lieu d'être si mauvais joueur.

Le jardinier-nomade ne goûte pas toujours à la grenade – fruit de son effort incessant – mais dans ce cas, son travail vidé de sens devient au mieux une vaine agitation, sinon une vanité agitatrice.

Si parmi tous mes doutes il reste une certitude, c'est celle pourtant, de ne m'être pas trompée de sujet.

Si de votre côté vous hésitez entre courtoisie et vérité, j'espère que vous choisiriez toujours la seconde, doublée de vos prémonitoires réparties.

Vous ne pouvez être, cher E, « bien à tout le monde ».

De tout mon cœur, soyez « bien à vous-même ».

Irine

12 novembre

Cher E,

Merci d'avoir pris le temps de me répondre.

Cela m'a beaucoup aidée cette semaine dans mon travail. Le pire qui pourrait lui arriver dans l'état actuel de son avancement s'apparenterait à une « évaporation » de votre part.

Loin de moi l'intention de vous adresser un reproche ; je vous dirai à l'occasion la nuance qui persiste à mon sens, entre « bien à tout le monde » et « bien avec tout le monde ».

À dire vrai, moi aussi je slalome entre vos euphémismes et l'autocensure de votre humour écrit.

Moi non plus je ne sais ce que signifie la téméraire constance de votre « carte blanche » pour la publication potentielle d'un texte, dont même l'auteur ignore encore ce qu'il va contenir.

Vous allez recevoir mon dernier « long texte » en date.

Je vous en prie, ne le lisez pas au premier degré.

Ne prenez pas non plus ombrage, le cas échéant, de l'apparence kafkaïenne d'un conférencier s'adressant

dans le noir à des fauteuils, contrepoint à celle des extravagantes lettres polysémiques, que la narratrice adresse sans relâche à un destinataire muet, sans savoir si ces lettres parviennent jamais quelque part.

Ils ont tous deux un certain nombre de repères communs, le plus souvent métaphoriquement inversés : parole orale ou écrite, communisme et judaïsme, en germination ; intériorité et extériorité.

Bon, j'oubliais que je déteste les explications de texte, mais je déteste plus encore l'idée, que ce que j'écris pourrait vous être blessant, ou que dans le doute, je doive me priver de la perspective, même hasardeuse, de votre lecture...

Comme vous le savez, elle m'importe.

Mes pensées attentionnées vous accompagnent dans l'écriture de votre nouvel ouvrage.

Ainsi que mon estime, presque inconditionnelle.

Irine

20 novembre

Cher E,

Si je ne vous ai pas définitivement offensé de mes dernières envolées lyrico-rhétoriques, ayez la pure générosité – gratuite et solennelle – de m'accorder votre fidélité indéfectible de lecteur.

Dans le cas contraire, imaginez :

Vous arrivez pour donner une conférence, la salle est froide et sombre, abandonnée, vous êtes seul, vous branchez le micro sans enlever votre veste, pas la beige qui est trop légère, non, celle brun foncé en cuir matélassé, vous laissez votre écharpe colorée, gardienne de votre voix. Durant soixante et six minutes, vous exposez aux banquettes repliées les tensions fratricides entre les différentes factions nationalistes immigrées algériennes dans la France des années cinquante – pendant qu'au même instant, cité des Raguenets, je joue à l'alphabet tiffinagh avec les petits-fils des survivants avant de leur lire Aziz Chouaki ou Roland Barthes ... « Mon corps n'est pas le même que le vôtre »... et qu'ils m'en redemandent à leur manière irrésistible ... – Les poésies du footballeur c'est chanmé vous savez bien Barthez madame allez soyez sympa... Vos doigts

transis sont à présent des étrangers sur le corps du micro, les questions silencieuses des auditeurs absents à la mesure de celles qui, brutalement, viennent de vous rappeler – l'amphithéâtre désert et sombre, glacial ce jeudi de décembre, cours annulés pour panne de chauffage, deux étudiantes voilées bavardent emmitouflées sur les banquettes capitonnées, nous discutons devant votre bureau immense et déserté, je les écoute en attendant, ça parle de l'émission la veille où vous participiez, l'islam les banlieues – Tiens, dommage pour une fois que j'aie pas la télé... est-ce pour cela qu'au lieu de votre image multipliée par audimat je lis directement derrière l'écran absent dans votre cœur écartelé ? Tariq Ramadan s'est un peu effacé dans le fond pour ne pas déranger – les filles sous leur foulard tiré à deux épingles, bientôt s'éloignent me saluant d'un signe de la main, je reste dans la pénombre en compagnie de votre absence à vous écrire déjà, déjà frappée de votre immense solitude, de ce bureau démesuré, dantesque qu'il me faudra plus tard, beaucoup plus tard, contourner pour vous porter *Une autre histoire s'écrit*, car même au bout de tous nos bras tendus, nos mains peinent à se rejoindre compte-tenu de l'étendue du bureau et l'étroitesse de l'enveloppe en papier kraft d'où par bribes, surgissent les matériaux de cette vertigineuse tour de mots déjà plantés comme des lendemains rétrodictés – salle 012 premier étage, clin d'œil de Redha-des-Raguenets pour que j'écrive

sous sa dictée... – J'aime entendre des mots que je ne comprends pas je déteste la guerre le sang qui coule les larmes des mères... ah non ! mère c'est un gros mot mettez plutôt... le sang qui coule les larmes des mamans j'aime bien la chorba j'aime pas le cimetière autour de ma maison... attendez madame j'ai pas fini vous écrivez ? j'aime la mandarine les arbres sans feuilles et le brouillard autour j'aime que les livres soient mes copains...

- Merci Redha ça tombe bien si tu savais ! Regarde sur l'étagère tous tes copains t'attendent...

- Eh madame, mais comment vous arrivez à lire avec la vitesse dans vos yeux qui sont sur nous et votre voix qui nous parle en même temps, c'est magique ça non ?...

- Non non pas magique non au contraire vous aussi bientôt...

Je suis un dizzy gillespie sur un solo de trompette, j'improvise sans filet, leurs neuf regards chargés d'espoir braqués sur moi comme si j'allais soudain les délivrer en livrant la recette du philtre de lecture...

- C'est quand on aime beaucoup les livres ça se met à monter de l'intérieur et on court devant le texte un peu comme si les mots nous rattrapaient, ce n'est plus nous qui courons derrière eux en fait il suffit d'avoir très envie de lire et ça vient à vous comme la première fois où vous avez su marcher, au lieu de tomber vous avez avancé le pied gauche puis le droit, la lecture fait

comme un pont entre l'écriture et la vie, si vous avancez sur ce pont invisible c'est votre marche qui les relie, il faut croire, si vous croyez très fort vous allez réussir, si vous en êtes persuadés vous lirez bientôt aussi vite que moi et on fera la course ensemble sur le pont...

Je sens que je m'avance beaucoup mais c'est trop tard pour reculer – vous êtes devant moi l'enveloppe kraft entre vos mains, je voudrais dire – C'est une fiction à l'envers : une biofiction ! – comme les enfants au cinéma quand Bambi a perdu sa maman espèrent apaiser mes larmes intarissables... – Mais c'est pour de faux ! maman ! mais c'est toi qui nous l'as dit ! tu as donc oublié que c'était pour de faux ?

Irine

Ce blanc
dans leur conversation dont on ne sait s'il s'agit
d'une virgule¹ ou d'un
trait d'union

1 En anglais – coma

2 décembre

Cher E,

Votre lecture me sert de garde-fou.
J'espère que vous êtes en mesure de l'accepter.
Merci de vos égards.

Irine

5 décembre

Cher E,

Comme je m'inquiète, je voulais vous rappeler qu'il s'agit d'une fiction.

Pour le texte portant sur la photographie – l'avant-dernier, adressé début novembre – vous n'avez pas encore précisé par exemple, si cette image que je décris ressemble à celle en votre possession.

Mais ce n'est pas le plus important.

Le plus important est la poursuite de ce texte.

Bien que je conçoive aisément que vous ne m'en donniez pas une confirmation très lisible, vous avez les moyens de l'entraver ou de le soutenir.

Pas plus, pas moins.

Votre silence n'est pas complètement rédhibitoire, mais néanmoins très difficile, et entraîne des efforts acrobatiques pour l'avancée actuelle du nouveau point de vue.

Voilà.

Vous êtes à nouveau dans mon laboratoire : seize kilomètres de votre quartier général. Fenêtre plein ouest. Dehors par cette fenêtre, tout l'hiver, une rose jaune dressée sur sa tige à cinq mètres du sol dans l'inextricable labyrinthe de lianes surchargées de kiwis. Ce sont eux qui m'ont portée dans ce travail.

Leur beauté, leur différence, leur intense paradoxe.

Merci dans tous les cas de votre réponse.

Bien à vous,

Irine

Journée pluvieuse et maussade. Journée tendue comme un arc. Flèches pas toujours dans la cible et dos rompu à force de les ramasser au sol. Journée de course et de retards, de contretemps et de contradictions. Monter dans le train du retour. Visages tout autour de moi comme un livre ouvert. Des qui rient et des qui prient, des qui lisent absorbés dans leur tâche de présence, entrés dans l'histoire par le seul truchement des petits signes étalés sur la page dans cet ordre unique. Emportés de l'autre côté du monde à cinq siècles d'eux-mêmes. Je me penche sur mon sac de toile marron, dégrafe sa petite lanière raide aux œillets métalliques et sors mon carnet à spirale. Il s'accroche au passage. Je le délie. Le feuillette. Se replonger dans les semaines passées.

« 21 décembre

Le carnet du voyage a commencé. Nul besoin de courir derrière les fuseaux horaires pour partir aussi loin qu'imprévu. Douce transition du trajet. Du lit au travail. Lent atterrissage de mes nuits terrestres à mes jours peuplés de vous. Dans la buée de la vitre aussi, la jeune sérieuse qui me fait face est plus proche que son visage réel, moins lisible, plus chargée de possibles. On n'y voit pas l'accroc de son collant, le surcroît de mascara. La mèche rebelle toutefois est partie de l'autre côté de son front. »

J'ai replongé dans ma lecture. Ma lecture de nomade immobile...

... Jamais je n'aurais imaginé en ouvrant cet entretien si solennel qu'elle réussirait à passer l'infranchissable muraille de mon carnet de rendez-vous surchargé plusieurs mois à l'avance, ni que l'austère rigueur de ma vie chronométrée allait se mettre à brasiller peu à peu dans l'obscurité de mes journées sans fin et la nuit de mes jours exempts du moindre répit, où chaque minute recomptée dessert un objectif, et la succession frénétique des commissions et déplacements professionnels, la multiplicité des prises de parole publiques ne me laissent plus le temps de me nourrir ou de penser au sens perdu de tout cela, ce rythme effréné où je fraie mon passage jonglant entre les tâches, aveuglé par l'urgence et pris comme un renard blessé dans un piège circulaire court de plus en plus vite,

croyant recouvrer plus tôt sa liberté chérie, et s'enfonce à l'inverse irrémédiablement en resserrant l'étau qui l'empêche de s'enfuir, comme si cette course contenait en elle-même l'essence de ce vers quoi elle tend, et plus je réfléchis à l'étrange succession de ces événements, moins je comprends comment cette femme jusque là inconnue a pu parvenir à tracer mon portrait intérieur en cinquante minutes comme si elle suivait le fil de mes pensées et de mes rêves au microscope depuis ma tendre enfance et même en deçà, alors qu'elle n'a jamais foulé la terre algérienne et que nous nous voyons pour la première fois – j'en suis certain – lors de cette conversation surréaliste au « café de la mairie » – thé au lait contre chocolat chaud – à peine une heure avant cette conférence de plus, où je l'ai observé déchiqueter sans relâche le papier du sucre en minuscules lambeaux ne masquant qu'imparfaitement le tremblement de ses mains – pas celui de ses lèvres – heure à l'issue de laquelle je pouvais l'imaginer à six ans contemplant une fourmi au cent deuxième étage de l'Empire State Building ou à douze préparant la traversée clandestine et nocturne du mur de Berlin, où sans qu'elle n'ait posé la moindre question je lui avais livré mes raisons de vivre ou de mourir, et sans savoir encore que ce moment pouvait faire autre chose que basculer dans le tourbillon de ses semblables et s'y anéantir à leur instar, je ne sais comment il a acquis peu à peu cette qualité singulière, pas sur le champ, non, lentement son rayonnement s'est étendu comme la braise dans le noir de la maison

d'hiver nous appelle et nous prend, il s'est mis à luire ainsi continûment et rallier à l'entour d'autres images du passé qui se sont éclairées de sa présence étrange, et dans leur halo incertain elle marche sans hâte, comme si ses pas à son insu avaient pour effet de tresser ces images l'une à l'autre et m'indiquer le fil incandescent qui traverse mon histoire, et rien qu'à la regarder avancer si fragilement assurée j'allais connaître le sens de mes actes passés, leurs incidences secrètes, comme si ses pas allumaient dans mes traces une multitude de phares invisibles jusqu'alors, aveuglaient ma vie d'une clarté nue, ardente et vive, rappelant le flamboiement inespéré des bûches contre les doigts glacés, d'innombrables nœuds s'y desserraient à la fois et commençaient d'entretisser leurs maillages innombrables, et dans leurs boucles inconnues je me souviens avoir erré parfois, mu par cette seule boussole de l'engagement à mon absence démesurée d'oubli, poursuivant cette piste sinueuse, escarpée, comme si elle était mienne, et voilà qu'au bord de mon prochain exil je me retourne soudain et je me vois pour la première fois dans son regard disant Il n'y a qu'une seule foi, elle me fait face avec ses mots surgis du fond des âges, elle ne sait d'où cela lui vient, elle ignore l'espace la gauche et la droite la distance et la frontière, elle égare sa voiture et sa route. Les mots sont ma patrie dit-elle j'habite votre planète elle ne connaît que le désert, les grains du sable ne faisant qu'un sur sa paume, les notes blanches des minutes réunies dans son souffle d'argent, elle apparaît puis disparaît comme si

sa vie entière dans le creuset de cet instant, la parole prend corps au fond du sien, exacte et souple et frémissante, reliée à ce tissu phosphorescent comme une langue sémitique à son poids lourd de siècles de racines et d'histoires, lourd et vital, et je lui parle une autre langue qui serait mienne sans avoir été apprise jamais, mais dans cette langue qui me devance, qui me déborde et me montre un chemin, les mots eux aussi ont pris le devant d'une autre scène contournant celle où je retourne dans quarante-quatre minutes sous la brûlure violente des projecteurs, la surchauffe des controverses, les interpellations d'un public sans visage, un chemin proche de sa douce patience, de sa question muette irréfutable, sa plantation de regard sur la vanité du monde et son cri sans voix déchirant le voile sur la disparition du mien.

Vous avez rendez-vous au coin de la rue d'Alembert, devant Le Sahel. Il sera très en retard. Il te l'a précisé. Tu hésites à entrer dans le bar, crains qu'il ne te trouve pas. Qu'il veuille repartir vers ailleurs. Et puis il fait si doux. Tu piétines sur le trottoir. Tu as déjà lu toutes les affiches sur le relogement du squat de Gennevilliers. Il arrive enfin comme surgi de nulle part. Son front te paraît encore plus immense. Et ses cils.

Il marche vite. Il va de l'avant. Il marche toujours ainsi comme si chaque instant n'existait que pour être quitté et remplacé par un autre encore plus éphémère. Il fonce sans ralentir. Parvenu à ton niveau :

- On prend le métro. J'ai une émission en direct dans une heure. On va à Saint-Augustin. On parlera pendant le trajet ?

Tu te rappelles ton véhicule. Le parcmètre. Toutes ces choses terrestres.

- Vous ne préférez pas y aller en voiture ?
- Si, pourquoi pas ?
- Vous conduisez ?
- Non, enfin pas aujourd'hui. Je ne me permettrais pas.

Tu passes devant lui. Le trottoir est si étroit que vous marchez en file indienne, comme sur une corniche. Les seuils des jardins, les grilles rouillées chargées de glycines dans le soir tombant, votre cordée étrange et impromptue et le fleuve mécanique du trafic vrombissant à vos côtés, à portée de main, fleuve dont vous n'êtes pas, dont la seule avancée de vos pas condamne l'hypothèse, vous débouchez avenue Voltaire dans le fracas des bus et la sortie des bureaux, tu cherches sans conviction. Abordes un passant.

- C'est loin rue Rousseau ?
- Je ne sais pas.

Toi non plus, tu ne le sais pas. Ne veux pas le savoir. Faire front commun te suffit. Marcher côte à côte, reliés par cette corde invisible dans laquelle parfois vous vous prenez les pieds. Suivre au fil de sa voix ses réparties sans faille, ses mots prémonitoires, dont les retombées gravent de vastes territoires, déserts, dans la rue poussiéreuse. La brise s'est levée sous l'infinie tessiture des nuages.

Vous marchez corps penchés vers l'avant, encordés d'un silence où gronde la menace de l'orage sous un gris sombrement bleuté. Vous marchez depuis longtemps et les traces de vos pas jumeaux, quand tu te retournes, se dédoublent entre les dunes des souvenirs. Il n'y a plus que cela, vous et la pérennité de votre marche dans ce désert, vous et l'ombre de ses cils.

Ponts contre la poussière.

L'orage s'éloigne dans votre soir sans heure.

La ville s'est effacée : son chaos ordinaire, ses vitres miroitantes, les zigzags frénétiques de sa foule sans nom. Il tourne parfois vers toi l'inquiétude de son front – c'est encore loin ? Les grilles enguirlandées de mauve et le ruban des voix ourlé à votre oubli, et ses lèvres sur tes mots, et le temps qui recule devant vos doutes, vos solitudes, et vous qui promenez sur ce pont suspendu au-dessus de l'abîme, l'ineffable entendement de votre histoire, ses cris.

Glycine alourdie, ployante, qui s'agrippe au noisetier comme à une bouée de sauvetage.

Ne pas succomber au déluge du printemps. Ce temps de l'entre-deux, de l'entre froid et chaud, souvenir du muret tout blanc sous la neige qui nargue l'été passé et celui qui déjà suivra. Blanches éclaboussures des clochettes perdues dans l'amazonienne feuillée du muguet. Promesse de pivoines dont seul le « n'être pas né d'hier » permet d'épiloguer sur leur couleur à venir. Seuil si souvent franchi dans un sens comme dans l'autre, seuil de partition du dedans et du dehors.

10 mai

Cher E,

J'ai bien entendu que vous êtes extrêmement pris, comme en témoigne le monologue de l'acrobate, envoyé cet hiver.

Pour me laisser la liberté de l'écrire – conformément à votre intention – c'est la liberté de vous parler, qu'il vous faut me laisser.

De vous parler dans le réel.

Ce texte ne peut s'écrire ou s'écrier que sur ce fil, qui sépare réel et fiction, et les réunit à la fois. Ce fil de funambule où vous avancez disant : « Ma vie est une fiction. »

Auprès duquel je viens pour vous parler.

Vous rentrez de Sétif¹.

Pour rien au monde vous n'auriez renoncé à vous y rendre.

Qui perçoit l'essence de ce pèlerinage rituel avec autant d'acuité ?

Qui mesure plus intensément dans son corps la polysémie renversante du mot « libération » ?

D'où, mieux que du sommet battu par les vents contraires de votre francité d'algérien juif, contemple-

1 Le 8 mai 1945 – à Sétif entre autres, des massacres ont fait des dizaines de milliers de morts parmi les algériens musulmans. Cette date est parfois considérée comme le réel commencement de la guerre d'indépendance de l'Algérie.

t-on le panorama rédhibitoire de cette histoire-là ?

Qui d'autre saura la retourner à son endroit ?

Quelqu'un en Algérie vous a-t-il poliment suggéré de cesser ces voyages et de vous pencher plutôt sur l'histoire de la Confédération Helvétique ?

Pour ma part, c'est de vous, que mon livre a besoin.

Ce n'est pas une blague de premier avril.

J'espère que vous êtes en mesure de le reconnaître.

J'espère surtout que vous savez y voir ce faisant en quoi ce pourrait être aussi pour vous un outil.

Je compte sur votre anacadémisme appliqué et vous remercie de ne pas condamner mon travail à votre silence écrasant.

Je n'attends pas autre chose de votre part.

Où et quand pouvons-nous reparler ?

Merci de votre appui. De votre réponse.

Bien à vous,

Irine

PS : Si vous ne voyez pas ce que nous pouvons nous dire, vous écouterez simplement. Vous faites ça très bien.

Une mésange s'époumone dans le soir tombé de ce onze juin à vingt-deux heures vingt-huit. Ne pas oublier l'essentiel. Respirer comme elle. Jusqu'à plus soif.

L'EXIL

20 août

Cher E,

J'ai besoin de vous parler si possible avant mon départ le 30 août pour Marseille.

Mais je dispose d'un joker.

Malgré votre intention, vous n'avez pas été en mesure de m'écouter la dernière fois, même si en revanche nous avons pu effectuer des mises au point nécessaires, l'ordre du jour est demeuré presque intact.

Je vous rappelle que je vous vois pour pouvoir poursuivre et aboutir ce chantier d'écriture – et non l'inverse.

Que la bienveillance est inséparable de mon travail ; il perdrait sinon tout son sens comme le vôtre perdrait le sien si comme aujourd'hui, face à l'une de vos pensées tombée dans un terreau singulièrement propice et poursuivant sa vie de pensée, du cambouis plein les neurones, vous changiez de trottoir.

Où, alors, la transmission ?

Où la beauté ?

A quoi bon sinon tout cela que vous faites ?

Même si vous êtes dérouté, avez-vous suivi vous-même des autoroutes ?

Aussi étrange et inédit soit ce travail – illégitime ? – il est.

Et vous aurez reconnu que j'y tiens, comme vous, tenez au vôtre.

Sans modération et sans recours.

J'essaie seulement de vous convaincre de l'importance prioritaire de son sujet.

J'espère avoir réussi.

Puis-je vous inviter pour un café dans les jours qui viennent ?

Bien à vous,

Irine

Entrer dans la rue très tôt le matin.
Ecouter son absence de mots à l'entrée du jour. Son
silence qui sort de la nuit.
Un pas après l'autre le long des trottoirs. Ne jamais
s'arrêter.
Un mot devant l'autre, un troisième arrive.
Ils appellent le monde.

Leur tourner le dos. Tracer des chemins.
Une histoire s'écrit.
Le jour s'avance toujours ainsi : il émerge du noir au-
dessus des toits.
Entre les maisons.
Entre dans les chambres. Transforme la ville. Ceux qui
la regardent.
Il refait le monde.

J'ignore l'insensé qui a dit le premier « Loin des yeux loin du cœur », encore un qui n'avait rien compris à la géographie – écriture de la terre – elle-même pour nous servir ! entre autres de boussole dans les dédales du temps qui n'en peut mais – ma foi – n'en finissant plus d'être beau comme s'il ne pouvait pas vieillir le temps et qu'il s'arrêtait là, aux abords de l'hiver et de la Méditerranée.

Quel drôle d'infini tandem où je pédale à reculons sans savoir, sans avoir la moindre idée de qui derrière moi contrarie mes efforts et dans cette immobilité que donne à toute chose ce saut de l'exil hors du temps, cet arrêt sur images, cette présence d'un vertige – là, à portée de passé – fabrique visionnaire où s'embrase la pensée sur l'écran flamboyant de nos paupières fermées, au fil palpitant de leurs cils avec, dans cette distance prédestinée, l'effacement des traces de l'autre histoire comme si elle allait se fondre à la sienne... présente dans l'idée que j'aurais d'elle.

La boucle se referme.

...Et je me suis trouvée comme un poisson dans l'eau en votre immense compagnie – sa pensée, ses quartiers généraux campés derrière l'incandescente usine de l'âme.

Imperméable au danger je plonge et m'ébroue, poisson tombé de son bocal. Soudain tout à goûter d'inouïes saveurs océaniques. Leur sel immodéré.

J'échappe à la prison vitrée dans l'enfermement circulaire de laquelle j'ai relu l'infinie complexité du monde sans pouvoir m'en saisir. Je me soulève à l'exorbitante caresse des gulf stream.

Et vous savez déjà, cher niagara captif des parois abyssales de l'enfance, que vous viendrez encore vous jeter à cette mer-ci.

Que nous nous y reconnaitrons.

Vous savez aussi qu'il n'est question que de temps et vous vous cramponnez aux basques de vos habitudes, aux blessures familières de leur mémoire apprivoisée.

Vous savez même que rien ne suffira à votre transparente immensité, indomptable et crue, à la douceur liquide de sa parole tourbillonnaire, crue de ces fois-là, de nos fois de transfuges – virtuoses du quitte ou double, ayant tout à perdre puisque tout à gagner.

11 décembre

Cher E,

Vous avez raison.

La meilleure issue pour vous comme pour moi est la publication potentielle d'*Une autre histoire s'écrit*.

Pour cette fois nos intérêts semblent se rejoindre. Vous ne vous êtes pas montré blessant, mais blessé.

Mon texte ne peut en aucun cas y contribuer, car il perdrait sa raison d'être, qui demeure aux antipodes.

J'envisage de faire le nécessaire pour être à même de l'envoyer vers les comités de lecture que j'aurai ciblés début janvier.

Dans l'intervalle je vous propose – si tel est votre souhait – de me suggérer les changements précis que vous voudriez voir effectuer sur le texte dans son état actuel, afin que sa publication, le cas échéant, ne puisse en aucune façon porter atteinte à votre image, ou à la mienne...

Je ferai tout mon possible pour en tenir compte, d'autant plus facilement que vous indiquerez les remplacements souhaités, ou que vous me donnerez les moyens de comprendre comment trouver de meilleures options sans dénaturer mon travail.

Je vous rappelle que vous êtes l'unique personne à pouvoir mesurer l'écart entre le personnage de « l'acrobate » et vous-même, et à pouvoir, donc, proposer des modifications opportunes.

Et que vous devriez vous fier à la justesse de vos intuitions premières me concernant, si vous ne voulez pas multiplier les risques de malentendus.

Vos réactions vis à vis de ce texte sont déconcertantes et très contradictoires.

Je vous remercie toutefois provisoirement pour l'ampleur du « sentiment océanique » qu'elles procurent, et qui m'aide à écrire la troisième partie sur l'exil.

Si vous souhaitez ne pas entraver mon projet, vous pouvez même m'offrir à nouveau la confiance, la bienveillance, l'admiration et la lecture attentive qui vous appartiennent, cher paradoxe ambulante.

Il me semble que vous aussi, pourriez vous en trouver plus confortable.

Je vous souhaite les meilleures choses et davantage de douceur.

Bien à vous,

Irine

J'ai donc continué.

Il y a de tout comme au souk.

C'est pour la structure que vous auriez vraiment pu m'être utile, pour l'agencement, la forme quoi en un mot, car l'ensemble est un chaos que je m'efforce d'ordonner.

Et je suis là sur le toit de l'immeuble avec un mistral à décorner des boeufs imaginaires, un gabian¹ plane à même hauteur que mes pensées exactement, parfois l'une d'entre elles décolle étendue sur ses ailes grand ouvertes et je suis là debout comme une statue avec tous mes fragments vivants en vrac dans ma tête criante de silence, occupée à suspendre mes pulls à l'envers sur ce fil avec surenchère de pinces à linge rapport au vent violent qui me dépouille de ma légèreté et ne laisse perdurer que ce qui s'encre, ce qui s'écrie et lui tient tête, vous voyez peut-être où je peux en venir et je suis toujours là – pas comme la deuxième chaussette grise de la paire que j'adore et qui n'est plus une paire désormais – je crie encore sans rien dire les deux bras écartés et serrés tout autour de mon linge – sec cette fois – Que la structure soit ! Que la fin et le début se séparent ! Que la page cinquante-sept lève la main !

Et je ne m'inquiète pas pour la pensée envolée sur le dos du gabian, elle va me revenir, elles reviennent toujours, et dans l'ivresse des loopings alliée à l'impatience de retrouver ses congénères, elle bégaie – Vous ne

1 Goéland leucophée en marseillais.

saviez pas, j'en suis sûre, qu'une pensée à un certain degré d'incandescence bégaie, les vôtres n'ont pas besoin de sortir ainsi s'aérer, tout en prenant des risques inconsidérés, le tout sans l'ombre d'un parachute, indigo ou pas, je suis sûre que vos pensées demeurent au chaud près de vous, c'est votre corps qui n'arrive pas à rester en lieu sûr, en lieu et place, et que vos pensées, elles au moins, s'ordonnent sans se cabrer, elles vous écoutent et vous appuient en épousant les arabesques de vos chorégraphies martialement orientales, je suis sûre qu'elles culminent d'agilité et de souplesse dans vos explorations d'espaces, construisant ces outils si singuliers qui n'appartiennent qu'à vous, outils forceurs d'obstacles, danseurs de paradoxes, caresseurs de questions, et je crois, oui je crois, qu'elles vous épaulent.

Hyper et sur-réalisme sont si proches finalement, peut-être même suffirait-il de se retourner comme un corps dans le miroir pour les voir en superposition, les deux en un, semblable mais opposé, unique mais dédoublé, étreint mais déchiré, et avec un peu d'habitude le « mais » deviendrait superflu, les choses seraient juste ce qu'elles sont, façonnées d'ingrédients qui président à leur naissance, fussent-ils ennemis, guerre et désir, proche et lointain, écrire et vivre, français et algérien, douleur – douceur, juif et arabe.

Les choses seraient juste ce qu'elles sont. A notre image.

Dans leur démarcation chronique, elles trouveraient la source d'assez de résistance pour se réconcilier et pouvoir vivre ensemble. Un genre d'arc-en-ciel pulsatile. C'est là que nous habitons.

C'est de là que j' écris :

Devant la vitre
plantée
comme un hublot dans la paroi
et le bureau veiné d'acajou
son sous-main de cuir rapé
celui-là même où glisse le poignet droit d'Anna
l'arrière grand-mère
Elle écrit à son fiancé Edgar Bloch
Anna Marx puis Anna Bloch
et le bureau à présent si près de la mer
si près d'elle

Le bord du jour s'avance dans le ciel rose
la transparence de l'air
Les gabians ricanent et s'interpellent au-dessus
de ma tête
dans la splendeur de l'aube

Ce serait une suite de matins crus fondus de ciels
nocturnes

Par le hublot
une forêt de façades
les pavés les angles

les murs comme horizons
les murailles des maisons
En guise de rues des passages entre elles
aux marches inégales
des rembardes torsadées
Enfants courant là-entre
ou rats parfois
et là
surgie du ciel
comme un cri de triomphe soudain à la lisière
la mer

Une rue en face
deux voies se joignant là devant la mairie du
douzième
Ils sont en retard
elle a couru
il a marché vite

Il dit Tiens je crois qu'on arrive en même temps
Les marches à leurs pieds s'élèvent dans l'entre-deux

Les grilles surchargées de bougainvilliers
le trottoir si étroit presque une corniche
le souffle du ressac
dans le lit de la mer

Conjurer la séparation
la conjuguer en lien d'âme

Le carnet bleu corné et ses bouts de feuilles ciel
qui dépassent
arrachées en spirale
Marquent la page

Dans l'ininterruption du récit les temps se
soudent ensemble comme si jamais l'absence

Tresser l'un à l'autre ces lieux d'écriture seuls
capables de relier les instants – rescapés de la
tragique rupture des heures
Ainsi en va-t-il des lieux de la rencontre

Soudain rassemblés
déclinés à tous les cas d'une figure unique
eux ensemble
foule d'eux en brouhaha disant
vaste manif sans slogan ni cordon sanitaire
totalité plénière sous des cieux bénis

Dans l'ininterruption du récit les temps se
soudent comme si l'absence jamais

Le mugissement des cargos du soir dans le cri
des gabians
Debout sur le banc je fixe
leurs silhouettes-majestés se départant du quai
entre les grues brandies
phosphorescentes
dans l'obscurité et leurs flancs étoilés
de hublots

Entrer
Entrer dans le soir déchirant de beauté
Ecouter sa plénitude répondre à la mienne

Poser le plateau sur le polygone de la table
Lister du regard la théière en fonte
le sucre roux dans la boîte japonaise

son cylindre inégal
les tranches de pain grillé
le carnet beige aux coins usés, aux feuillets
repliés
le styloplume tout neuf qu'on vient d'acheter
cours Belzunce à vélo et le type en moto
Oh Gazelle t'es perdue
le plancher de caillebotis enclavé de canisses et
de murs crépis jaunes
et le banc surtout

Où l'on monte chaque soir
son vernis écaillé
Chaque soir les fleuves rouges d'ors
jaillis de ciel à mer
et d'elle à lui
L'arche irradiée de leurs amours
Chaque soir
debout sur le banc à saisir le flamboiement
de leurs étreintes
son feu tranquille toujours recommencé
son absence d'absence

et soulagement de ce savoir-là

La ville tout autour ses dégradés de toits
gradins d'une imprenable arène

où se rejoue sans cesse
chaque fois
la même impossible mise au monde
le même impensable exil

Le ciel balaféré de blanches cicatrices mobiles
l'épaisseur clémentine dans la fissure
de l'horizon
soleil probable
tout affiché encore de nocturnes faits d'astres
soleil
d'un bout à l'autre de l'espace
Crête orange des tuiles
chemin de crêtes face au ciel
Et nous sous lui
chaque autre jour
chaque autre
jusqu'à trouver ce qu'on ne cherche plus

La lampe allumée devenue invisible dans la
douceur de l'aube
paupières encore si proches
si maternelles
Et la lumière crue
Ainsi
il suffirait d'y croire et la lumière serait
Sera

Un gabian s'est posé là tout près
sur une cheminée
On dirait une cigogne

Il fait nuit et jour
en même temps et ça s'appelle
Demain

Fermer les yeux.

Taper sur le clavier sans connaître l'emplacement des lettres et lire le récit qui en est issu.

Retrouver dans son fil, la part du réel et de la fiction émergés ainsi les yeux fermés, errant au hasard de touches au contact identique.

C'est dans la trace laissée sur la page qu'on peut entendre distinctement le message : celui que l'absence lui permet d'écrire si ponctuée de brèves apparitions, sonores ou visuelles – ou bien de chair et d'os ; si elle devait le rencontrer ainsi et qu'une fois sur deux il manifestait pour le développement de ses recherches cette nervosité – aussi hostile qu'admiration – qui sait si à la longue elle ne va pas lui préférer de l'imagination la faculté irréfragable d'inventer les sentiments qu'elle lui prête ?

Là, par exemple, il croit déjà qu'elle se moque. Mais qui alors demeurerait pour se moquer de l'auteure, qui depuis plus de deux ans consacre toute son intelligence et son énergie, à lui ouvrir la route par un sentier dont elle-même ignore où il mène, quoique certainement pas vers des pentes lucratives ; d'autres par exemple auraient consacré ces deux ans à se doter de diplômes sonnants et trébuchants. Elle rien. Même pas l'idée dans sa tête de faire un troisième cycle dans sa branche pour devenir élève à « mémoire dirigé ».

Là elle hésite vraiment.

Si elle laisse « mémoire dirigé » sans *e* final, il est limite amusé : – Elles font toutes ça, un troisième cycle pour passer du temps, seules avec moi.

Si elle ajoute un *e* à dirigé, « mémoire dirigée », il se raidit : – La mémoire ne se dirige pas : c'est elle qui nous dirige. Sauf pour les écrivains bien entendu, puisqu'ils écrivent l'histoire avant qu'elle n'a eu lieu.

« Allez ! J'ajoute un *e* ».

Ca c'est l'auteure qui parle.

Si c'était la narratrice, il n'y aurait pas deux versions au choix : soit il est amusé, soit il prend la mouche.

« Plus tard, si les événements adviennent, on appellera leur travail une biographie; sinon, si les événements n'arrivent jamais, ça reste une fiction. Si les événements se produisent à retardement, une fiction peut se transformer en biographie ».

Lui reste objectif, il ne donne pas son avis tout de suite, il ne donne pas à l'interlocuteur la possibilité de connaître son rattachement. Il est dans l'un et l'autre camp à la fois : il tousse.

Et sa toux écorche les poumons de la flûtiste.

Cela signifierait que l'écrivain réel est une destinée ambulante, « destin » en arabe étant une sorte de participe passé d'« écrire », comme un principe tissé dans le texte en chantier qui se construit, qui n'en finit pas

de couler ses dalles de béton, d'ouvrir ses larges baies, de raccorder ses fils ; le livre accompli est une maison achevée, habitable et lumineuse, dont les rideaux de perles bleues épousent les vitres encore transpercées par la lumière du sud, émettant des secrets colorés et diaphanes. Ces perles de couleur dictent en fait l'agencement des fragments, ils s'intercalent, se succèdent et le choix est si lent, il faut que la pensée les pénètre de son éclairage comme devant la fenêtre du bureau, la lumière inégale chante sa partition dans cette langue mystérieuse à travers les perles indigo ou turquoise. Elle écoute l'ami sahraoui, debout sur son escabeau, occupé à accrocher son rideau et à parler de son travail d'orfèvre, son œuvre accomplie pendant les trente nuits du jeûne – Il ne faut pas se dépêcher, dit-il, toutes les perles sont devant toi et tu observes, tu regardes lesquelles vont ensemble, lesquelles se parlent par la couleur ou par la forme plus allongée, si elles sont mates, ou translucides, ou bien opaques, leur envergure, leurs espacements. Si tu vas trop vite, ajoute-t-il, il faut tout refaire. Après tu choisis le fil : pas trop épais pour qu'il passe dans les perles, et pas trop mince pour qu'il tienne le coup, mais assez fin presque invisible, le mieux c'est les boyaux de chèvre quand tu n'as pas le nylon...

Il a toujours le sens du concret. Il sait choisir la langue pour l'éclairer au mieux. S'il lui parlait littérature ou politique, elle l'écouterait à peine ou ne le prendrait pas au sérieux, tandis que là, il transpose, il

connaît ses limites, alors il lui parle de son univers de boyaux de chèvre ou de fils de nylon, et de comment il s'en sert pour enfiler les perles différentes, et comment les choisir, dans quel sens, à quel rythme. Il ne sait pas vraiment que ses fragments sont issus de bijoux qu'elle orpaille dans vos travaux, parlés ou écrits, il ne sait pas pour le silence et l'oubli, pour la blessure, il ne sait rien pour *Une autre histoire s'écrit*. Il sent seulement son asphyxie si le temps manque pour l'écrire, et la reconnaissance qui la submerge quand il dépose l'offrande d'un petit tajine à côté du clavier : s'assurer qu'elle va le manger, l'apercevoir d'abord, le manger ensuite. Il ne connaît de son chantier que le caractère impérieux, incoercible, dont vous êtes le sujet et il tient le volant à l'arrivée sur la bande d'arrêt d'urgence de l'autoroute. Mais c'est là qu'il lui raconte dans les moindres détails son histoire de perles, qu'il a trouvées dans une poubelle en Normandie, et dont l'agencement va guider celui de sa structure en pleine éruption.

- Il faut faire attention où tu mets les nœuds, poursuit-il, tu les fais en dernier, avant de suspendre, il faut être sûr pour les nœuds.

Entre les deux c'est cette route, d'un exil à l'autre. Le chemin de cette écriture entre la vie et sa lecture – réelle, elle – de cette fiction. Pour qu'il aperçoive enfin la lumière chamarrer sur les perles de son histoire. Ses virages moirés, ses haltes ténébreuses. Tant pis, si c'est

elle qui l'écrit. Il consent à la lire; accueille l'émotion profonde, volcanique qu'elle suscite en lui, accepte d'être ravi par son mouvement puissant, d'être emporté par la force dansante de sa pensée.

« Bon, je vous laisse. »

L'acrobate – lui – est au personnage de la narratrice une silencieuse exorbitante absence.

C'est le sujet de leurs deux écritures. Une silencieuse exorbitante absence. Un oubli d'amour, un amour fait d'oubli, c'est à dire un amour qui a toute la place, que nul rival ou diaspora jamais ne vient contrecarrer. Il envahit l'espace absolument, inconditionnellement. Il se niche dans les plis, les replis, il vous est une seconde peau : pour lui une terre perdue, pour elle un être de papier conçu dans la danse électrique des mots, incarné en eux, par eux, un golem virtuel, une terre d'élection, d'adoption, une patrie, un eldorado. Qu'à cela ne tienne. Elle émigre. Elle met un quart de siècle de sa vie dans un carton et elle y va. Mais il y a plus simple : lui, va vivre un temps dans cette patrie imaginaire. Pour de vrai. Elle avec ce personnage. Pour de faux. N'est-elle pas une narratrice après tout ? Ils vivent dans le pays de son enfance. Il comprend soudain que la souffrance de l'exil était déjà en lui avant de quitter sa ville natale, depuis qu'il a trop grandi pour aller au hammam avec sa mère.

Un philosophe raconte son exclusion de l'école en 1942, le champ des rues si ouvert, si vaste et infini le sahara voisin, sa pensée devient libre ; un historien évoque son exclusion des bains maures, l'attirance, l'intimité surhumaines que l'on peut vivre avec une femme, restées liées aux brouillards doux presque brûlants, imprimés dans la chair tendre d'un amour

vierge. Les nébuleuses silhouettes arrachées à sa vue derrière les portes définitivement refermées du hammam. L'avant sans après ; pas l'ailleurs. Pas comme le philosophe émigré qui a repris ses classes quelque part.

Imaginons que le pays a beaucoup changé ; il n'y est pas allé depuis un certain temps, les courants féministes ont balayé la plage de Skikda, ce sont maintenant les pères qui amènent les enfants se laver pendant que les femmes bavardent et racontent des blagues sur les hommes, installées aux terrasses des cafés. Les enfants se douchent, se savonnent et courent dans la vapeur opaque avec les hommes - là on a comme une « voix off » un peu en direct du monde réel : « Il y a deux sortes d'hommes, ceux qui sont allés au hammam les jours réservés aux femmes toute leur petite enfance, et les autres ».

Tout s'éclaire et s'assombrit. Ils comprennent mieux mais vivent moins bien.

Lui se lasse vite du manque de codes : l'absence d'horaires, la cérémonie du thé qui n'en finit plus avec le temps qui est de l'argent, leurs proverbes insensés du genre « Vous avez la montre, nous on a le temps ».

Elle, manque d'oxygène dans leur excès : l'importance de l'heure plus que de ce qui se passe dans le moment codifié par le mouvement incessant des aiguilles, être en retard, être importun, être pressé. En peu de temps il a cessé de regretter l'envol de Telerma comme une enfance volée, il est revenu de son

meilleur gré ; elle, a suffoqué dans l'impatience du moment où il baisserait les armes et ne tenterait plus de rester vainqueur juste par une meilleure manipulation des règles du jeu.

Où toutes armes déposées, aussi nu qu'un poème, il baiserait sa main.

Il pense à ce quelqu'un, qui peut-être, partage sa vie, il ne sait pas, elle n'a rien dit. Son corps est là dans ses bras, mais pas sa pensée, sa pensée voyage.

Avant, c'était l'inverse.

Votre corps et votre pensée n'ont pas forcément la même adresse. Tenez, là par exemple, vous vivez avec quelqu'un, vous êtes de tout corps avec lui, mais votre pensée écrit ou lit un ouvrage qui aspire toute votre moelle, tous vos efforts. L'absence silencieuse. Car même si le corps est là face à vous, il n'empêche que sa pensée est dans un livre, un sujet extérieur à vous.

Elle, vit en son sujet.

Elle ne s'en sépare pas pour dormir, ou pour mener un atelier.

Il l'accompagne partout.

Le plus souvent il est en retrait, mais on l'entend toujours bruissier comme une soie froissée en arrière-fond.

Quant à l'acrobate, il ne parle jamais d'autre chose. C'est son sujet. Il le dit de toutes les façons visibles et entendables. Il dit par là – Bien sûr je suis né en

France algérienne, mais mon appartenance est ici, je suis des vôtres. En Algérie c'est l'inverse. Il respecte les codes. Elle, ne leur manque pas de respect non plus, elle passe juste au travers. Elle est de l'autre côté. Fondamentalement. Du côté de l'autre. Elle voit avec des yeux qui seraient les siens juste après avoir lu *Une autre histoire s'écrit* et être tombé à ses genoux, il ne sait ni lire ni écouter, il s'intéresse à l'image.

La vision, la télévision.

Le regard.

Le point de vue.

Ses ponts sont des points de suspension.

Son langage: le paradoxe, l'euphémisme. L'ellipse, le blanc, l'asyndète guerrière. Le suspens. L'oubli.

Quand elle le lit, elle écrit entre ses phrases. Elle tisse sa pensée et la poursuit, étonnée parfois de l'in vraisemblable medina qu'il lui fait parcourir comme un natif pour parvenir à le suivre, sa pensée survole les labyrinthes, l'inextricable dédale d'escaliers, d'impasses et de ruelles, un panorama dont il est passé maître dans la promptitude de l'issue proposée.

Un jour tout absorbé par la trajectoire la plus rapide pour arriver au but, il ne voit pas les perles jonchant la rue d'Averroès, si étroite, qu'elles se répercutent de mur en mur, comme un troupeau d'étoiles affolé par la foule des riverains.

Il passe sans les voir.

Elle se dit qu'elle pourrait rester dans ce monde d'espaces vierges, de liberté immaculée.

Elle se fatigue vite des contraintes.

Lui ne peut vivre sans. C'est la seule force qui parvienne à canaliser le torrent de son énergie. Il ignore qu'il est à contre-courant. C'est la quantité qui le maintient.

Elle, est toujours à côté, dans la marge ou les coulisses, à contre-temps, contre toute attente.

Ils vivent doublement, l'un contre l'autre. Originaire de mots vivant dans deux mondes contigus, la métaphore est leur moyen de transport privilégié, ils n'ont pas le choix finalement.

La métaphore, la traduction, le passage, le fil.

Les ponts indéfectibles que sont les mots.

Dans la guerre de l'oubli, ces ponts peuvent exploser : elle, les reconstruit aussitôt à même la nuit silencieuse.

Nul pouvoir. Juste une volonté.

Mise à part la fragilité de son identité nationale, « impossible » pour elle n'est pas un mot français, il suffit de vouloir et du tourbillon de la puissance des mots, comme d'une lampe d'Aladin, surgit un pont, un fil parfois, au-dessus d'un niagara : si le passage subsiste, la vie aussi. C'est celui du regard, miroir face à lui tenu par la narratrice dans le cadre duquel *Une autre histoire s'écrit* se déroule en temps réel.

Or, où se mieux saisir du regard de l'auteur que dans le reflet de ses êtres de papier, placé afin qu'inextricablement, ils le retournent au monde ?

Dehors, prêts à s'arracher du sol dans la violence du mistral, la préfecture, les Réformés, Notre-Dame-de-la-Garde, illuminés sur la ville endormie et fragile qui lancine dans la nuit son lamento muet. On ne voit que cela, la phosphorescence des grues sur le port, l'éclat doré de l'enfant jésus à soixante-deux mètres du sol dans les bras maternels, le verdict lugubre de préfets diurnes qui hante un bâtiment aveuglé de rayons, l'église des Réformés lévitant sur son nuage de brume éblouissante.

Justice, religion, travail, famille, la nuit est bien gardée.

Elle erre entre les blocs aimantés des rues sombres, semblables au cri des blancs dans le silence des mots. Chambre d'écho à l'archipel du texte. Tout résonne entre eux sur les parois muettes : la mémoire hachurée, arrachée de sa langue maternelle, la parole manquante où le renvoie sa lecture, l'exorbitante absence – silencieuse – de l'exil.

Le lendemain : - Eurêka j'ai trouvé !!!

Ce sera un tissage, la forme de tout le texte, un tissage à l'image de l'acrobate-alchimiste, un tisserand en fait, quand il n'est pas lui-même déjà sur le fil.

C'est « la voix d'en haut », une voix un peu narquoise et détachée qui survole l'ensemble, tel le photographe dans son avion photographie l'Algérie, et c'est cette distance de photographe-aviateur – fils presque invisibles, minces et secrets entre la narratrice et l'acrobate – qui lui permet de distancier la tragédie historique, dont furent le théâtre ces territoires qui défilent aujourd'hui sous lui vus d'en haut, comme permet cet écart « la voix d'en haut », qui expose l'ensemble du projet avec cet humour de survivante, elle-même marquée du saut étymologique de l'exil.

La narratrice est à l'acrobate un genre d'envoyée spéciale dans le monde imaginaire.

Surencombré qu'il est, lui, de ses incessants déplacements terrestres, de son chargement socio-politique, il peut goûter à ses divagations noético-lyrico-oniriques, et s'en délecte par moments comme d'une escapade aux calanques à la sortie de l'usine, il s'en défend pourtant.

C'est un stoïcien, été 62 il franchit la Méditerranée, à reculons, à contrecœur, dos tourné à la France qui l'arrache au lyrisme solaire de son enfance, même été, elle arrive d'Amérique, « France », à ses oreilles d'enfant, est le nom du paquebot où déjà égarée dans des couloirs labyrinthiques, on la retrouve tout au bord d'une piscine rose et bleue, adolescences croisées, lui élevé dans l'observance de la loi mosaïque aux confins du passé, est le dernier maillon de cette chaîne plus d'une fois millénaire et désormais rompue, rompue et transfusée en une foi politique, dont l'hymne internationaliste sert à la narratrice de berceuse entre les chœurs de l'Armée Rouge et Myriam Makeba, dix-sept ans, elle découvre lentement sa judaïté transparente de silence et d'oubli, tandis qu'il s'engouffre sous les drapeaux rouges qu'elle vient de réduire en de beaux draps, même si rouges eux aussi.

Une autre histoire s'écrit fait sa sortie en librairie à l'automne suivant, il le lira enfin – impatientement –

force lui étant de constater sa propre fascination pour le traitement du sujet.

Il le lit transporté d'une effervescence enchantée, persuadé d'emblée que cette lecture déjà ancrée en profondeur est la première à pouvoir l'accueillir, non seulement lui et sa pensée, mais dans toute l'envergure de son être, malgré les obstacles et la puissance mémorielle, malgré l'arrachement et la perte de soi opérés par l'histoire, malgré tout cela.

Cette lecture l'accompagne désormais comme une marque secrète sous la peau, une cicatrice de douceur. Elle reste gravée en lui pour la simple raison qu'elle s'y trouvait déjà, c'est d'une relecture qu'il s'agit, si semblable à ces flammes dansant outre la nuit glaciale.

Il surgit de sa lente sidération et se demande comment et pourquoi – même s'il le sait déjà – et il va chercher l'auteur comme l'auteur a pu chercher celui qui avait écrit « Et puis le fil se casse », chercher partout à seule fin de lui dire : – Ne vous y trompez pas, ce n'est que passager, bien sûr, le fil va se renouer, inch'allah, je vous trouverai sur le seuil où fiction et réalité se joignent en silence, je serai face à vous, et nous ferons un pas en partant du même pied. – Aïe ! direz-vous, sans penser qu'en japonais cela veut dire amour, mais plus sûrement la paix, la réconciliation, l'entente, le pardon, l'harmonie, l'équilibre, la beauté, la grâce, et simultanément vous apprenez combien il peut être salutaire de se marcher sur les pieds.

Il relit tout Nahman de Braslav le Rabbi pour retrouver la citation qui a ravi son âme « Chaque jour il faut danser, ne serait-ce que par la pensée », mais quand elles sont complices, la danse du corps mène par la main la pensée, qui à son tour fait danser tout le corps, ses pieds s'élèvent au-dessus du sol par intermittences comme ceux de l'enfant Ibtisam, pétrifiée par le regard réprobateur du père, Ibtisam qui s'élève en dansant du haut de ses quatre ans sur le fil ondoyant de la flûte, son exploit de petite fille – traduction mot à mot et métaphore animale de cette musique qui la transporte elle aussi.

Sur la couverture d'*Une autre histoire s'écrit*, il y a une photo ancienne mate en noir et blanc, le profil d'une fillette en contrejour se détache sur le cercle d'un hublot, elle traverse l'Atlantique, cet abîme d'épouvante creusé par l'histoire existe déjà en elle quand il va vous étreindre, vous déchirer, les deux à la fois, étreindre et déchirer, dans le même été votre profil adolescent va s'encaster dans le ciel blanc de Telerma immobile sur le tarmac brûlant. Toute leur attention plonge alors dans la lecture, toute la force de leur jeune corps arraché à l'enfance va se transfigurer en pensée galopante comme un cheval kirghiz dans la steppe infinie, lancé à l'assaut d'un ciel juste assez vaste pour eux et accueillir la traduction de leur écartèlement, leur éveil au monde avec Choisis ton camp, camarade ! en toile de fond sonorisée non amovible et résonnant de « trahison » – mot pionnier à nommer l'entre-deux, no man's land de l'impensable choix qui se déroule sans eux en guise de tapis rouge, où l'on ne peut plus guère que se prendre les pieds et y apprendre son métier d'acrobate ou de parachutiste, face à l'inadvertance de ce trébuchement brusque. Essentiel.

La narratrice-parachutiste dans l'avion du photographe hésite tout harnachée et tergiverse au bord de la carlingue.

Plonger dans la lumière. Ne pas savoir plus loin que la prochaine seconde. Traverser l'épaisseur des nuages. Leur touffeur sans recours. Braver l'opacité. La peur. Accepter l'inconnu.

Quelques jours à peine et ce sera un souvenir.

Quelques matins électriques, quelques aubes rougies volées à ce ciel naissant à peine issu des ténèbres. Ciel comme pris en faute au regard globuleux de l'appareil en vol. Les auras douces de ses feux nocturnes. Insaisissablement floues.

La soie incertaine des nuées alentour. Le monde en miniature s'offrant sous les hublots. Les grandes spirales du sable tourmenté par le vent. L'armée des grains à l'assaut des nues. Leur danse perpétuelle.

Leur danse vaine et sublime entre les villes toutes blanches.

Loin la géométrie, le camaïeu des terrasses, les fourmis humaines grouillant là-entre, chacune avec son drame, sa folle nécessité.

Des voix élèvent leurs cris fantômes.

Et l'ombre de nos ailes ratisse l'histoire sur son passage.

- Le plus terrifiant c'est le moment du saut – ou plutôt juste avant – quand il y a encore recul possible.

Quand le corps est déjà plus qu'à moitié dehors sauf que les mains agrippent toujours l'embrasure de l'issue. L'avant et l'après serrés l'un contre l'autre sur le fil du présent.

Comme fondus l'un dans l'autre.

Joie absolue d'effleurer l'indicible.

A l'issue de sa lecture son visage – si grave à nouveau – semblable à celui qu'il prendrait si une découverte essentielle était venue contredire le reste de ses recherches. Il a ce silence et ce visage-là.

Il penche la tête sur le côté, le regard enraciné dans celui qui lui fait face.

L'appellation Sicania réfère au premier peuple de Sicile et à son volcan, car les idées et l'écriture sont éruption et dérangement.

L'association Sicania a le souci d'une exigence de qualité littéraire, artistique et poétique. Elle s'inscrit dans la convivialité des pluriels, ceux des cultures, des langues, des êtres.

Elle s'ouvre à tous les genres littéraires, accueille les récits de la vie, affectionne les auteurs inclassables.

Ceux qui publient avec Sicania sont des compagnons de route.

L'association Sicania fait le choix d'une démarche de maillage, de connivence, de travail commun avec l'auteur-e, pour que chaque publication soit une coulée de lave régénérante dans nos vies.

Déjà paru chez Sicania :

- Nice, regards croisés (photos et textes poétiques)
- Voyages au pays des livres (textes choisis)
- Aux mots de courir le monde (poésie)
- Ressac (Récit)

Ce livre a été imprimé
sur papier bouffant 80 g
2ème édition janvier 2015

© Sicania -2014
www.association-sicania.fr
ISBN : 978-2-9539506-4-9

